

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 373.—SAMEDI, 27 JUIN 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. PIERRE LOTI, ÉLU MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 27 JUIN 1891

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Honorons nos morts, par J. S. E.—M. Pierre Loti, par Henri Fouquier.—Poésie : Le cerf-volant, par Albert Ferland.—Papa, Camille Debans.—Montréal : Hôtels, restaurants, tavernes, e. c., par E. Z. Massicotte.—M. Théodore de Banville, par J. de Lorde.—Chronique, par Rodolphe Brunet.—Nos banques canadiennes, par J. S. E.—Réverie.—Surpris par un tigre.—Primes du mois de mai : Liste des réclamants.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite), par Georges Pradel.—La banque Jacques-Cartier.—La banque Ville-Marie.—Choses et autres.

GRAVURES : Portraits : M. Hierre Loti, de l'Académie française ; M. Théodore de Banville.—Réverie !—Indes Anglaises : Une rencontre imprévue.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ENTRE-NOUS.



AUJOURD'HUI, (19 juin) en commençant ma causerie, je me souviens qu'il y a eu vingt-cinq ans ce matin, que Maximilien, empereur du Mexique, a été fusillé à Queretaro, en même temps que deux de ses fidèles, les généraux Mijia et Miramon.

Il ne devait pas trop aimer la vie, car les dernières années de son existence avaient été assez tristes, mais il a dû reconnaître un peu trop tard qu'il avait eu tort d'écouter les conseils et les promesses d'un autre empereur, Napoléon III, qui devait disparaître plus tard dans la boue et la honte.

Ils sont morts tous deux en voyant disparaître les deux empires qu'ils avaient fondés ; l'un, Napoléon, après avoir voulu restaurer le trône qu'avait occupé son oncle ; l'autre, après un essai incompréhensible de monarchie, dans un pays essentiellement républicain.

Depuis ces deux événements, le seul empire qui restait en Amérique, le Brésil, a mis son vieil empereur à la porte, et, sauf quelques rares colonies appartenant à des nations européennes, tout le Nouveau-Monde est en république, d'un pôle à l'autre.

* * Les veuves de ces deux monarques vivent encore, l'une est fille, l'autre est isolée, et l'on se demande laquelle est la moins malheureuse.

Charlotte, ex-impératrice du Mexique, a perdu

la raison peu de temps avant la mort de son mari.

Un jour qu'elle se trouvait à Rome, elle alla se jeter aux pieds de Pie IX en s'écriant : " Saint-Père, envoyez, je vous en supplie, à toute la chrétienté une bulle contre ceux qui veulent m'empoisonner."

Depuis cette époque elle vit seule en Belgique, au château de Tervueren, où elle a pour toute cour deux dames de compagnie, un officier d'ordonnance, un médecin et plusieurs femmes de chambre.

Elle se porte bien, mais le cerveau est complètement vide.

Un témoin de sa vie dépeint ainsi l'état de la pauvre veuve :

" Elle a même pris un certain embonpoint qui, si les dispositions actuelles devaient se développer, pourrait faire craindre une tendance à l'obésité ; mais, telle qu'elle est en ce moment, son embonpoint ne fait qu'ajouter à sa beauté. Et cette beauté est devenue admirable... Son cas mental est étrange ; elle ne paraît plus faire partie de ce monde ; elle ne parle à personne, ne reconnaît personne et vit en rapports suivis et en conversation continuelle avec des êtres imaginaires. Les personnes qui l'entourent ou qui la servent paraissent ne pas exister pour elle ; elle les regarde et semble ne pas les voir. Elle semble souffrir quand son regard, dont la pensée est absente, rencontre un être vivant, quand une voix humaine réveille son oreille tendue vers des sons d'un autre monde ; elle ne se plaît que dans la solitude et dans le commerce de ses familiers invisibles.

" Toute compagnie lui est à charge ; mais quand la reine vient la voir, elle fait comme avec les gens du château, auxquels elle tourne le dos sans répondre, quand les nécessités du service exigent qu'on lui parle. Son appétit est excellent, et elle compose elle-même chaque jour son menu, avec une parfaite intelligence des changements que les saisons amènent dans l'alimentation humaine.

" La princesse pousse l'amour de la solitude à tel point qu'elle ne veut pas être servie ; elle s'habille elle-même et apporte même à sa toilette un soin tout particulier et une grande coquetterie. C'est elle qui se coiffe, toujours à bandeaux plats comme elle les portait autrefois. Sa camériste n'est pas admise dans sa chambre à coucher ; elle procède seule à tous les détails de sa toilette.

" Elle a conservé une mémoire remarquable des choses usuelles de la vie. Ainsi, à jour fixe, un billet ordonne et fait préparer son bain. Si, quand elle a désigné un plat pour un de ses repas, ce plat ne lui est pas servi, elle en fait l'observation par écrit, sans reproche, sans mauvaise humeur, comme une personne qui prend acte d'une omission et la constate."

On le voit, elle vit machinalement, sans rapports avec le monde.

* * L'impératrice Eugénie, elle, vit ici et là, voyageant beaucoup, cherchant à fuir ses souvenirs et ses ennuis.

Elle est en ce moment à Paris, où personne ne songe à elle, tellement elle est oubliée depuis vingt ans qu'elle a quitté les Tuileries.

Toutes ses illusions sont envolées, et elle même disait il y a huit jours, quand on lui demandait son opinion sur l'avenir du parti bonapartiste :

" L'empire est mort avec mon fils."

Ce mot ne confirme-t-il pas celui du prince Napoléon faisant son testament ; on lui demanda s'il avait quelques recommandations à faire à propos du parti :

" Le parti, répondit-il, écrivez qu'il est mort."

Oui mort, bien mort, heureusement pour la France.

* * Mais ces misères doivent peu nous toucher, car les impératrices de France et du Mexique ont eu le sort qui attend souvent les personnes qui se trouvent dans les positions les plus élevées mais les moins sûres.

Elles ont voulu être souveraines, elles l'ont été, elles ont savouré toutes les jouissances du pouvoir, elles pleurent aujourd'hui leur grandeur passée, c'est l'équilibre qui se rétablit.

Je plains davantage les pêcheurs du Labrador qui sont encore éprouvés une fois de plus, puisque la grippe vient les jeter par monceaux sous la faux de la mort.

Pauvres pêcheurs, venus de tous les points de l'Acadie, des îles de la Magdeleine, de l'Est, de l'Ouest et du Sud ; la pêche faisant défaut au rivage natal, ils sont arrivés pour s'établir sur différents points de la côte nord, comptant sur des pêches abondantes.

Pêcheurs imprévoyants, ils ne comptent que sur la mer, ils attendent tout de la mer, et quand la pêche est mauvaise, ils souffrent en silence.

Je les ai vus l'an dernier, quand la vague était trop forte ou le vent trop violent pour aller pêcher, tous debout ou assis le long du rivage, fumant leur pipe, ni gais ni tristes, indifférents, causant de choses et autres, sans penser à l'avenir.

Quant la pêche est bonne, on fait bombance ; le whiskey n'est pas rare, bien qu'il n'y ait pas d'établissements licenciés pour la vente des liqueurs enivrantes, mais les contrebandiers (les Miquelonnais, car ils viennent presque tous des îles Saint-Pierre et Miquelon), déposent sur la côte autant d'alcool qu'on peut leur en acheter, et aucun pêcheur ne s'en passe, puisqu'on en trouve partout.

La terre sablonneuse ne peut guère produire que des pommes de terres, et si on utilisait comme engrais les goémons et les algues que la mer rejette chaque jour sur le rivage, on pourrait se procurer quelques légumes, mais le pêcheur n'aime pas le travail de la terre et se contente de poisson, de pommes de terre et de lard.

Du poisson, toujours du poisson !

Il est vrai qu'il est excellent, puisqu'il est très frais, mais enfin, c'est toujours la même chose.

Le pêcheur ne regarde jamais le côté terre, sauf quand il est en mer, et du reste que regarderait-il ?

A un mille du rivage se dresse depuis Betsiamis jusqu'à Blanc Sablon, une muraille de mornes dénudés, chauves, l'image de la stérilité et de la misère, et au-delà d'autres mornes, d'autres collines couvertes de maigres arbres rabougris.

Et cependant malgré la mauvaise pêche, malgré l'isolement dans lequel ils vivent pendant sept mois, sans médecin sur un développement de côtes de plus de huit cents milles, sans secours d'aucune sorte en cas de sinistre quelconque, feu, maladie, ouragan, les pêcheurs persistent à rester sur cette terre inhospitalière.

L'hiver, quand les provisions sont épuisées et que les enfants ont faim, on s'adresse au voisin qui se trouve souvent dans la même position, on découvre parfois un reste de mauvais poisson salé ou de loup marin séché et l'on essaye mutuellement de s'empêcher de mourir de faim.

Quand les choses vont trop mal, que la situation devient désespérée, Mgr Bossé demande des secours au gouvernement, et le cas se présente presque chaque année.

Le gouvernement a déjà dépensé de fortes sommes, mais il est évident que cela finira un jour et que les pêcheurs devront se résoudre à quitter la mer pour devenir cultivateurs dans une autre partie du pays.

Chaque année, un certain nombre de familles s'embarquent à l'automne et disent adieu à la terre ingrate qui leur a tout refusé et à la mer qui les a trahies.

* * Un soir du mois d'août de l'année dernière, je me rendais de la Pointe aux-Esquimaux à Piastrebaie (orthographe adoptée par les gens du pays), c'est-à-dire à trente-six milles de la Pointe, mais le vent étant contraire, mes compagnons et moi nous fûmes forcés de relâcher aux Betchouans.

Assis à l'arrière de la barge, je regardais le fond de la baie et, quand j'aperçus des maisons, une vingtaine à peu près, je dis à nos matelots :

— Mais c'est tout un village ! nous allons passer une bonne soirée là-bas.

— Pour sûr, que nous ne serons pas dérangés, monsieur, me répondit un matelot.

— Comment cela ?

— Il n'y a personne aux Betchouans, à part les maringouins.

Je supposais que les pêcheurs étaient à la mer,

car je ne voyais pas une seule embarcation ancrée dans la baie, mais les femmes et les enfants devaient être à la maison.

A notre arrivée, pas le moindre signe, de vie toutes les maisons sont closes, et ce n'est qu'au bout de quelques minutes que je pus me rendre un compte exact de la situation.

Oh ! la triste chose, le lamentable spectacle qu'un village abandonné !

Les maisons bien bâties, avec le soin que l'on apporte à se faire un bon nid là où l'on doit rester longtemps, paraissent presque neuves, les clôtures de jardins sont encore bonnes, mais le terrain est envahi par les mauvaises herbes et ce n'est, çà là, qu'une fleur, un ceillet ou une touffe de mignonnette qui nous apprend que ce coin de terre a été cultivé, soigné.

A l'extrémité du village, une construction plus grande que les autres ; c'est la fabrique de conserve de homards, exploitée pendant un an et abandonnée comme tout le reste.

Une seule chose égayait un peu la tristesse du paysage, d'innombrables taches purpurines jetées dans le tapis du gazon, des fraises, de magnifiques fraises parfumées.

Je me souvins alors que la mère Lavoie — une vieille Française établie sur la côte depuis 1847, et qui fait encore la cuisine comme une vraie Normande du vieux temps, — m'avait dit un jour, à la Pointe aux Esquimaux, qu'elle avait passé aux Betchouans les plus belles années de sa vie, seule avec son premier mari, et qu'ils s'y étaient bâti une jolie maison, un petit château, disait-elle en souriant à ces vieux souvenirs.

Je voulais voir le château.

Une cabane, une ruine, un amas de planches et de poutres rongées et pourries.

Je compris !

La vieille femme d'aujourd'hui était jeune et belle alors, l'amour et ses vingt ans lui faisaient voir la vie tout en rose, près d'un beau et fort gaillard qu'elle aimait follement, et la modeste maison lui semblait un château.

Ne l'avons nous pas tous possédé ce château des illusions, de l'amour partagé, de la jeunesse et de la santé ?

Aujourd'hui tout est ruines, les Betchouans, le château et même la mère Lavoie, la bonne femme dont tout ceux qui ont passé à la Pointe aux Esquimaux conservent le meilleur souvenir, ainsi que de ses œufs et de sa morue fraîche à la crème.

Et ses pâtés d'alouettes, un rêve !

* * Cette solitude des Betchouans n'est pas la seule sur la côte nord, et rien n'est plus fréquent que de rencontrer sur une île, une presqu'île ou au fond d'une baie, quelques maisons abandonnées, ouvertes à tout venant et attendant un occupant.

Après s'être peuplée rapidement il y a une quinzaine d'années, la côte redevient peu à peu déserte, et cela continuera ainsi jusqu'à ce que le frère d'Abel en ait repris complètement possession, car vous devez vous souvenir que Jacques Cartier, après l'avoir explorée, dit quelque part dans ses mémoires, " et je crois vraiment que c'est là la terre que Dieu donna à Cain ! "

En attendant, il y a bien des misères à soulager ; Mgr Bossé est sur les dents, au moment où j'écris, son vicaire est mourant, les trois sœurs de charité du petit couvent que j'ai visité il y a un an, sont épuisées et malades, et partout, partout, sur tous les points de la côte, l'épidémie fait des victimes tous les jours.

Plus de pêche, pas de remèdes et la huche est vide !

Que si parmi mes lecteurs il se trouve quelques personnes en état de venir en aide à ces malheureux, je les pris d'envoyer quelque chose à Mgr Bossé qui se chargera de la distribution.

Les cimetières de la côte vont se peupler cet été !

* * Et si vous saviez comme c'est triste de mourir là-bas, sur un point isolé de la côte, alors qu'il n'y a parfois qu'une, deux ou trois maisons.

Que de malades on pourrait sauver si l'on avait des secours, mais en été, les communications n'ont

lieu que par eau et quand les vents et la mer s'en mêlent il faut quelquefois des semaines pour atteindre un lieu plus habité.

Et puis, je vous le répète, pas un médecin dans toute cette immensité. Le plus rapproché se trouve à Rimouski, et c'est de là qu'est parti le Dr Fiset pour aller porter secours aux malades de la Pointe-aux-Esquimaux.

Mais il ne peut pas être partout.

Alors, le malade n'a qu'une chose à faire : se résigner et mourir, après quoi ses parents ou ses amis, s'il n'est pas tout à fait seul, iront lui creuser un trou près de sa maison et l'enterrent dans un endroit que l'on appelle le cimetière, mais qui ne ressemble en rien à ceux des villes et des villages que nous connaissons.

S'il est seul, on retrouvera son squelette, plus tard, on ne sait quand, selon que le hasard amènera un voyageur poursuivi par le tempête et qui, croyant trouver un bon gîte à terre, se trouvera tout à coup en présence de ce mort inconnu.

Ce n'est pas gai la vie, sur la côte nord, mais la mort y est peut être plus sinistre qu'ailleurs.

* * S'il meurt quelque religieuse en soignant les malades, on ne lui élèvera pas de statue, son nom même sera vite oublié, et cette ingratitude est d'autant plus frappante que l'on pense à couler en bronze, à Montréal, un homme qui a toujours été l'ennemi de notre race et de la religion des Canadiens-français.

Il y a de ces choses que l'on ne voit qu'au Nouveau-Monde !

Mais je me tais bien vite, on pourrait croire que je veux faire de la politique.

Lein Ledren

HONORONS NOS MORTS

C'est en se répétant à l'envi cette noble devise, ou vibre et chante tout ce que le patriotisme a semé de plus pur dans nos cœurs de Français du Saint-Laurent, que des milliers de nos compatriotes se sont rendus au cimetière de la Côte des Neiges, dimanche dernier, le 21 juin, renouveler à nos grands morts, les martyrs et les champions de nos libertés, l'apothéose de gloire qu'ils ont mérité à jamais.

Ça été une fête magnifique que cette démonstration de tout un peuple ; elle a frappé d'un saint étonnement, d'un enthousiasme invincible tous ceux qui en ont été témoins et laissera d'impérissables souvenirs pour la glorification de nos sentiments de reconnaissance et l'édification des générations qui grandissent.

Tous nos confrères de la presse militante ont déjà donné de copieux détails, et à bon droit, sur cette grande et belle journée nationale. Le MONDE ILLUSTRÉ a tenu à honneur de ne pas rester en arrière pour payer lui aussi son tribut d'hommages à ces enfants vraiment illustres de la patrie.

Un de ses artistes est allé photographier sur nature quelques-unes des principales vues et scènes de la fête, et dès la semaine prochaine nous pourrions mettre sous les yeux de nos lecteurs qui, bien sûr, en sauront bon gré à leur cher journal, des illustrations propres à leur rappeler une effusion patriotique, parmi les plus spontanées qu'il leur ait été donné de voir.

J. S. E.

PIERRE LOTI
(Voir gravure)

Le nouvel académicien est jeune encore. Il a quarante-et-un ans, étant né le 14 janvier 1850. Nous avons dit qu'il est lieutenant de vaisseau. Son œuvre se compose d'une série de romans, qui sont presque tous des souvenirs personnels, des

façons de petits romans tout intimes et très simples, placés dans les milieux divers et très opposés que l'auteur a connus comme marin. Son premier ouvrage, *Asyadé*, se passe à Constantinople. Il fut peu remarqué. Mais un très grand succès salua l'apparition du *Mariage de Loti*. Ce livre est une simple idylle, qui se passe à Taïti. Le héros, Loti, est bien certainement M. Viaud lui-même, car ce pseudonyme de Loti qu'il a rendu célèbre est le doux nom qu'une jeune Taïtienne donna à l'officier bien aimé.

Encouragé par le grand succès du *Mariage*, M. Viaud nous mena successivement à Alger avec les *Trois dames de la Kasbah*, au Japon, avec *Madame Chrysantème*, au Sénégal et sur la Côte d'Or avec les *Amours d'un spahi* et *Fleur d'ennui*, enfin en Bretagne et dans les mers du Nord avec *Mon frère Yves* et *Pêcheur d'Islande*. Si le *Mariage de Loti* reste, de tous ces romans, celui dont l'impression est la plus naïvement aimable, les derniers sont les œuvres maîtresses du peintre de genre qui, dans *Mon frère Yves*, abordant pour la première fois l'analyse psychologique un peu compliquée, dépeint une amitié d'homme à homme, passionnée jusqu'au point où elle pourrait devenir suspecte.

Dans tous ses livres, M. Pierre Loti montre moins un grand talent descriptif qu'un art tout particulier à nous donner l'impression des lieux qu'il évoque pour nos imaginations. On l'a comparé avec juste raison à Fromentin qui, soit avec le pinceau, soit avec la plume, avait au plus haut degré cette puissance évocatrice. La description, chez M. Pierre Loti n'est pas minutieuse, comme chez Flaubert, par exemple ; elle n'est pas très précise toujours.

Cependant, on vit, on se sent dans le milieu dont il vous parle. On voit les couleurs ; on pourrait dire qu'on en sent les odeurs. On étouffe en Afrique, on gèle dans les brumes de la mer d'Islande. Et non seulement on ressent les impressions physiques que l'artiste veut nous faire ressentir, mais on arrive, quand on est d'imagination vive et accessible à ces sortes d'émotions, à éprouver les impressions morales qui passent par les sens. Les ardeurs, les lassitudes, les tendresses, les étrangetés, les rêveries et les ennuis, tout ce qu'un climat violent et un genre de vie tout particulier peuvent inspirer à un homme d'une sensibilité aiguisée, on arrive à l'éprouver encore plus qu'à le comprendre.

Il faut certainement un grand talent, mieux encore, un don très exceptionnel, pour s'emparer de la sorte de l'esprit et surtout des nerfs d'un lecteur. Nul ne saurait refuser à M. Pierre Loti d'avoir ce talent et de posséder ce don d'une façon si exceptionnelle qu'on la pourrait dire unique. Le choix de l'Académie sera donc approuvé par beaucoup de gens, et j'en sais de passionnés à ce point que toute autre nomination leur eût paru je ne sais quoi de monstrueux et d'incompréhensible.

Cependant, on objectait que le talent de M. Pierre Loti, pour grand qu'il soit, restait un talent de genre, un peu spécial et limité. Rien, dans ses romans, ne montre en effet que leur auteur soit un homme ayant des idées générales, des connaissances étendue, un philosophe, un critique. Aussi, en le choisissant, l'Académie paraît avoir voulu dégager le talent de tout ce qui est à côté de lui, le prendre isolé, en son œuvre, sans plus s'enquérir, et montrer ainsi qu'elle sait subir le charme d'un artiste et tient compte de son succès auprès du public.

HENRY FOUQUIER.

OCCASION

Une belle statue de Madone en ARGENT MASSIF, à vendre : hauteur, un mètre, et un demi-mètre de circonférence ; étant une copie de la statue de la Piazza d'Espagne, à Rome : valeur réelle 5,000 francs, ayant appartenu à S. S. le pape Pie IX, ainsi que plusieurs autres reliques de feu le comte T. Filippini Ronconi.

Pour renseignements, écrire à L. de P., bureau du MONDE ILLUSTRÉ, 40, Place Jacques Cartier, Montréal.



LE CERF-VOLANT

Qu'il s'envole
Mon charmant
Et frivole
Cerf-volant,
Que l'haleine
Du zéphyr
Fait sans peine
Tressaillir !

Dans l'espace,
Ou gaiment
L'oiseau passe
En chantant,
Il s'élève
Plus léger
Que le rêve
Mensonger.

Sur la plage
On vient voir
Son image
Se mouvoir
Dans l'eau pure
Du grand lac
Qui murmure
Sous le bac.

Plus charmante
Que les fleurs
Et riante
Quoiqu'en pleurs,
Cette aurore
De ses feux
Le décore
Dans les cieux.

Oh ! qu'il vole
Mon charmant
Et frivole
Cerf-volant,
Que l'haleine
Du zéphyr
Fait sans peine
Tressaillir !

ALBERT FERLAND.

P A P A



GEORGES Caillavet était un enfant riche, ce qui n'est jamais désobligeant... Mais, par surcroît, il avait du cœur, ce qui n'est pas aussi commun, quoiqu'on en dise.

Les parents de Marguerite Oudeaux ne possédaient pas de fortune.

Aucun lien de parenté entre Marguerite et Georges. Ils étaient voisins, voilà tout.

Mais ne vous hâtez pas, lecteur, de finir vous-même mon histoire. Je vous assure d'avance que ce n'est pas ça. Et la preuve, c'est que l'une avait trois ans et l'autre quinze. Vous voyez bien.

Le malheur et la mort, quand ils viennent frapper à une porte, n'ont point souci de la richesse ou de la misère. C'est dedans les coups du destin seulement qu'existe la véritable égalité... et encore il y aurait à gloser longuement sur ce sujet essentiellement philosophique.

Mais nous avons autre chose à faire, vous et moi.

Sachez donc que vers le même temps, Georges et sa petite amie devinrent orphelins. Ah ! ce fut vite fait. Il ne fallut pas plus de quinze jours pour que le premier perdit son père et sa mère. Le malheureux enfant faillit en mourir aussi... Mais sa robuste nature et la jeunesse triomphèrent de son désespoir.

Quelques semaines plus tard, Marguerite restait seule au monde. Jusque-là, Georges ne la connaissait peut-être pas. A coup sûr, il ne l'avait point remarquée. Mais il apprit par des servantes qu'on ne savait que faire d'elle. Il était question d'hospice, d'enfants assistés, de choses qui produisirent une impression cruelle sur l'esprit de Georges.

— Mon oncle, dit-il à son tuteur qui se trouvait être un digne homme, est-ce que je suis assez riche pour avoir une petite sœur ?

— Oui, pourquoi ?

— Parce que je voudrais adopter Marguerite.

— Mais tu ne l'as jamais vue ?

— Est-ce que ça l'empêche d'être bien malheureuse ? répondit Georges.

— Mais, mon ami, il y a des lois sur cette matière.

— Qui autorisent les orphelins à mourir de misère. Eh bien, mon oncle, recueillons-la d'abord, nous verrons ensuite ce que disent les lois.

L'oncle sourit et céda. On alla chercher Marguerite. La pauvre enfant, tant bien que mal habillée de noir par des voisines préoccupées du décorum, fit son entrée chez Georges en ouvrant de grands yeux étonnés et n'avançant qu'avec des mouvements d'admiration défiante.

Elle était divine d'ailleurs. C'était le type de ces gamines délicieuses que Grévin dessine en quatre ou cinq coups de crayon. Ronde, toute pleine de fossettes, les cheveux en broussailles, mais merveilleusement plantés, un petit nez audacieux, des yeux où éclataient l'innocence et la bonté. Voilà en quelques mots sa silhouette exquise.

— Marguerite, lui dit Georges, veux-tu être ma petite amie ?

L'enfant regarda celui qui l'interrogeait avec une curiosité pas du tout embarrassée et lui dit :

— Alors, c'est toi qu'on m'a dit que tu vas être mon papa.

L'adolescent eut un sursaut de joie dans la poitrine...

— Oui, dit-il, c'est moi.

Et prenant la fillette dans ses bras, il lui planta sur les joues deux gros baisers retentissants qui firent rire Marguerite tout en la surprenant un peu.

— On ne t'embrassait pas ? lui demanda Georges.

— Si, quelquefois.

— Pauvre enfant !

— Dis donc papa. Tu veux me donner une tartine, dis ?

— Je crois bien, répondit Georges en riant. A quoi la veux-tu ? au beurre, aux confitures, à la crème ?

— Je la veux à tout, répondit Marguerite.

* *

— Ah ! elle peut se vanter d'avoir pris un bon numéro à la loterie, disaient les commères du quartier quand plus tard elles voyaient Marguerite grande et toujours adorable, s'en aller à la promenade ou à l'église soit avec Georges qui lui donnait la main, soit avec une institutrice.

En vérité, il n'y avait pas de plus heureuse enfant. D'autre part, il n'était pas de plus heureux père, car, par une chance sans égale, la fillette méritait la fortune qui lui était échue.

Et, de plus, elle se faisait chaque jour plus belle, plus gracieuse, plus aimante, toutes choses qu'on aurait crues impossibles.

C'est ainsi que Georges devint un homme et qu'elle même devint une jeune fille. Toujours en contact avec l'inépuisable indulgence de son "papa," Marguerite avait grandi dans une sorte de liberté décente, grâce à laquelle ses qualités premières de petite fille que rien ne troublait s'étaient développées au point d'en faire la parfaite demoiselle du monde.

Et un beau jour, il arriva qu'elle eut dix-huit ans, de même que son "papa" atteignit sa trentième année. Pour elle alors, les choses se passèrent comme pour une fille de famille : au cours de l'hiver, elle alla pour la première fois dans le monde.

Son histoire, sa situation singulière, sa beauté, son caractère loyal et ferme attirèrent l'attention. Et tout le monde la gâta comme Georges l'avait gâtée. Les jeunes gens eux-mêmes, par une faveur du ciel, ne s'enquirent point si elle serait riche et plus d'un laissa voir qu'il serait heureux de l'épouser.

Décidément, elle pouvait se vanter d'avoir pris un bon numéro à la loterie.

* *

Mais voilà que Georges, en la voyant courtoise, fêtée, la regarda un soir, dans un bal dont elle était la petite reine et la trouva merveilleusement jolie, plus jolie qu'il ne le croyait.

Jusqu'à ce jour, le jeune homme n'avait pas senti battre son cœur. Il était resté "papa" et

rien de plus. D'ailleurs, Marguerite l'appelait toujours ainsi et gardait avec lui cette familiarité tendre et aisée à laquelle de nos jours tant de jeunes personnes sont habituées.

En sorte que Georges, intimidé par cette confiance et cet abandon, ne vit pas sans effroi naître en lui le sentiment qui ressemblait furieusement à une passion dont il ne serait pas le maître.

Et puis cette position de père qu'il avait prise depuis si longtemps le gênait.

— Quelle folie ! pensa-t-il tout d'abord quand il se sentit pris. Marguerite est ma fille, ma fille seulement. Je n'ai pas le droit de l'aimer. Il me semble que ce serait mal.

On sait ce que valent les plus beaux raisonnements quand l'amour s'empare d'un cœur. Dès ce moment, Georges, qui croyait si bien connaître sa "fille," découvrit en elle, chaque jour, à chaque heure, à toute minute, des vertus, des charmes, des beautés qu'il ne soupçonnait pas quelque temps auparavant.

— Elle est exquise, disait-il, et je ne suis pas digne d'elle.

La jeune fille, d'ailleurs, ne s'apercevait de rien. Elle restait libre avec Georges, l'interrogeant, lui faisant part de ses idées, de ses sentiments et le troublant à tout propos par des paroles qui n'auraient eu aucune importance dans toute autre situation.

Georges devenait donc fou d'amour. Il ne pouvait plus y tenir. Il fallait qu'il se déclarât ou qu'il mourût. Du moins, c'est ce qu'il pensait. Un jour, au lendemain d'un bal, il trouva Marguerite plus sérieuse et peut-être un peu inquiète, il lui demanda sennellement un instant d'entretien.

Marguerite eut un sourire et le pria de parler. Georges sans préambule :

— Te voilà femme, ma chère enfant, dit-il, est-ce que tu as songé à te marier ?

— Oh ! papa, que tu es bon ! répondit elle.

— Pourquoi me dis-tu cela ? demanda Georges tremblant.

— Pourquoi ? Mais parce que depuis douze ans je n'ai jamais attendu la réalisation d'un désir. Tu es toujours allé au-devant de mes souhaits. Papa, papa, est-ce que vous ne seriez pas un peu le bon Dieu ?

Et avec ce sans-façon dont elle ne s'était jamais départie elle lui sauta au cou.

Georges sentit s'écrouler quelque chose en lui. Il est clair que si Marguerite l'avait aimé elle n'aurait pas eu cet élan de tendresse filiale.

Pâle comme un cadavre, il demanda :

— Tu aimes donc quelqu'un ?

Marguerite, sans s'apercevoir que "papa" avait les mains tremblantes, les yeux humides, la voix éteinte, car elle était un peu confuse de faire ce premier aveu :

— Oui, dit-elle en baissant et en levant alternativement son regard sur Georges.

— Ah ! murmura celui-ci en dissimulant à peine l'effort qu'il faisait pour ne pas chanceler.

— Et lui ?...

— Eh bien ! papa ?

— Il t'aime ?

— Je ne sais pas... mais je le crois...

— Il te l'a dit ?...

— Ah ! papa ! il n'oserait pas, je pense. D'ailleurs s'il me le disait sans ta permission, je ne l'aimerais plus.

Il y eut un silence. Georges cherchait ses phrases. Dans les réponses de Marguerite, il y avait un mot qui commençait à l'exaspérer, quoiqu'il y fût bien habitué. C'était ce "papa" qui revenait si souvent comme un refrain cruel et railleur. Sa préoccupation était de lui adresser des questions qui n'amenassent point ce fatal "papa."

— Marguerite, dit-il, ne te trompes-tu pas ? A ton âge on prend souvent pour de l'amour une inclination sans racine.

— Va, ne crains pas cela. Je suis sûre de mon cœur.

— Alors tu l'aimes de toute ton âme ?

— Je l'aime au point de préférer un couvent à tout autre homme, répondit Marguerite avec une sorte de solennité qui fit tressaillir Georges.

— C'est bien, dit-il son nom ?

— Comme tu me demandes cela.

—Dis-moi son nom, voyons, je t'en prie,
—C'est M. Jean de Préville....
Georges fit un nouvel effort et ajouta :
—Je le verrai. Je saurai s'il t'aime sérieusement et, dans ce cas, vous serez mariés dans un mois.

—Quand je disais que tu es le bon Dieu, papa, s'écria Marguerite en laissant éclater sa joie.

* *

Georges, écrasé, quitta sa " fille " et sortit. En quelques heures il acquit la conviction que M. de Préville aimait Marguerite et qu'il la prendrait sans dot. C'est pourquoi son notaire fut chargé de rédiger un contrat par lequel il lui donnait trois cent mille francs. Puis il régla tout ce qui concernait ce mariage, fit ses malles, chargea son ancien tuteur de conduire Marguerite à l'autel, écrivit à celle-ci un mot par lequel il lui annonçait l'impérieuse nécessité où il se trouvait de quitter la France et partit.

Incapable de supporter son malheur, il s'embarquait pour l'Inde avec la résolution de s'y tuer, voulant éviter à Marguerite jusqu'à l'ombre d'un remords, en disparaissant ainsi....

* *

Mais Marguerite fut frappée comme d'un coup de foudre en apprenant ce brusque départ.

—Quoi ! juste au moment où je vais me marier il est forcé de partir !

Elle courut chez le notaire qui dressait le contrat.

—Monsieur Caillavet, lui demanda-t-elle, ne vous a pas laissé une lettre, un pli ?....

—Si, mademoiselle.

—Montrez-la-moi.

Le tabellion prit dans un tiroir une grande enveloppe scellée à la cire noire. Marguerite s'en empara, la décacheta fièvreusement.

—Mademoiselle ! mademoiselle ! que faites-vous ?

—Son testament ! s'écria Marguerite atterrée. Et en ma faveur !

Elle tomba sur une chaise, anéantie. Mais avec cette énergie qui la rendait supérieure, elle se redressa et se mit à réfléchir. Alors elle se souvint. Les moindres détails de la conversation qu'elle avait eue avec lui au sujet de son mariage lui revinrent à l'esprit.

Et d'une voix brisée elle murmura :

—Il m'aime !!

Après un instant de silence, elle ajouta :

—Monsieur, veuillez surseoir à la rédaction de mon contrat de mariage.

Rentrée chez elle, c'est-à-dire chez Georges, elle dit à son institutrice.

—Mademoiselle Leroux, nous partons à sept heures pour Marseille.

Et le lendemain matin, à l'hôtel de Noailles, au moment où Georges donnait l'ordre de porter ses malles à bord, Marguerite entra dans sa chambre.

—Ah ! papa, papa, lui dit-elle, que vous êtes méchant !....

—Marguerite ? vous ici !

—Oui, moi, monsieur Georges Caillavet, moi qui viens de vous appeler papa pour la dernière fois, moi qui vous ramène à Paris, moi qui vous bénis pour votre fuite, car elle m'a révélé que si j'aimais quelqu'un ce n'était pas M. de Préville....

—Marguerite, Marguerite, prenez garde. Ne jouez pas avec cela.

—Je ne joue point, croyez-le, mon cher Georges, dit Marguerite sur un ton grave : mon petit père n'existe plus pour moi. Je ne connais que mon mari. Adieu, papa. Bonjour, Georges. Ne me dites rien. J'ai tout deviné.

CAMILLE DEBANS.

Soyons doux, si nous voulons être regrettés.—
XAVIER MARMIER.

On peut juger du mérite des gens par les critiques dont ils sont l'objet, et de leurs défauts par les éloges mêmes qu'ils reçoivent.—G. M. VALTOUR.

MONTRÉAL : HOTELS, RESTAURANTS, TAVERNES, ETC.

NOTES ICI ET LA

En s'accoutumant à la vie d'estaminet, à ses jeux variés, à son atmosphère stupéfiante, à ses boissons excitantes, on en vient à trouver insipides les causeries du foyer, les jeux naïfs des enfants et tout ce qui se rattache à la vie de famille.

Docteur DRUHEN.

Montréal possède, relativement à sa population, plus d'églises qu'aucune autre ville d'Amérique, mais en revanche, il paraît qu'elle possède aussi le plus grand nombre de lieux de perditions.

C'est en constatant ce fait que l'abbé Verreau s'écriait en 1855 : " Montréal, Villemarie ! ville mondaine et pleine de piété, ville où les institutions de charité et de la foi se multiplient comme par enchantement, où tous les vices se propagent avec une rapidité effrayante ".

Et il disait vrai. Parmi ces lieux qui sont autant de gouffres béants où vont s'engloutir chaque année des milliers de personnes nous avons déjà parlé des maisons de jeu, disons aujourd'hui un mot des hôtels, des restaurants, des tavernes.

Leur nombre est phénoménal. Faites une petite promenade sur la rue Notre-Dame et comptez les buvettes qui se trouvent entre Maisonneuve et Sainte-Cunégonde. Vous serez stupéfaits.

Prenez ensuite la rue Sainte-Catherine, partie Est, descendez la rue Saint-Laurent, jetez un coup d'œil sur la rue Craig, voyez la rue des Commissaires, pénétrez dans le Griffintown, dans le faubourg Québec et Saint-Jean-Baptiste, examinez partout et vous vous demanderez : Comment tant de gens peuvent-ils vivre à débiter des liqueurs enivrantes !

Vous concluez en disant : Se peut-il que nos pères de familles consomment une si grande quantité de liquide empoisonné ; se peut-il qu'ils ne laissent à leurs femmes et à leurs enfants qu'un peu de pain, — pas assez pour vivre et trop pour mourir, — tandis qu'ils rigolent chez le voisin en passe de s'enivrer, de se donner un plaisir factice ?

A cette conclusion interrogatoire, je répondrai : Oui, le nombre de ces hommes est grand, mais il n'en est pas la majorité, les jeunes gens l'emportent. Est-ce heureusement ou malheureusement ?

* *

Laissons cela.

Rendons-nous compte de visu.

Que de choses l'on pourrait dire sur les grands hôtels exigeants des personnalités considérables des deux sexes ? Que de révélations pour celui qui regarde de près ce qui brille tant ? Quelle vie pour la jeune fille exposée tout à coup aux tentations les plus grandes ? Pour s'en convaincre, il faut avoir vu défiler en Cour du Recorder la foule de malheureuses qui maudissent leurs premières fautes.

Que de choses l'on pourrait dire sur ces restaurants ornés de cabinets particuliers, de salles de billards, de *pool*, où les garçons prétendent s'amuser innocemment tout en dissipant le salaire gagné à la sueur du front ? Que de choses l'on pourrait dire sur ces *bar-rooms* modestes où des enfants vont boire, s'abrutir, détériorer leur faible constitution et se préparer pour une vie de crimes, de débâches ?

Que de choses l'on pourrait écrire sur ces tavernes accompagnées de salles de concert, où les matelots vont se reposer des fatigues d'une longue traversée, aux sons d'une musique cacophonique, aux accents plus ou moins harmonieux de chanteurs de bas étage, au contact maudit de filles perdues, puant l'alcool ?

Quel étonnement l'on produirait s'il était possible de mettre au jour les conversations, les complots faits dans ces cabarets borgnes, fréquentés par des individus à la mine repoussante, aux habits en lambeaux.

Cela semble incroyable.

Il y a toute une étude à faire sur le monde que l'on rencontre dans ces endroits.

Ici, dans ce grand hôtel, logent des touristes, des hommes d'affaires, des acteurs, des débiteurs fuyant des créanciers, des individus dépistant les autorités, des couples assortis à la hâte, des échevins, des politiciens corrupteurs ou sans taches, des.... mais je n'en finirais pas.

Ailleurs, devant ce restaurant à l'aspect tranquille, pourquoi ces voitures qui stationnent et ces personnes emmitouffées qui en descendent pour disparaître avec mystère derrière la porte privée ? Montez en haut, et vous serez surpris d'y sentir l'arôme de souper fin, d'y entendre des rires féminins, d'y voir des princes de la finance.

Là, dans cette buvette qui ressemble à toutes les autres buvettes, en avant, quelle transformation si vous pénétrez au fond !

Vous y rencontrez des citoyens buvant à l'euro-péenne, causant français, anglais, allemand, italien, jouant à leur jeux favoris....

Voilà pour certains genres, détaillons les autres. A part la buvette proprement dite qui, dans le centre de la ville ferme à six heures, après la clôture des bureaux, existe celle qui s'intitule restaurant. Là, à toute heure, vous avez un lunch froid, mangé debout.... et succulent. Puis celle qui s'intitule *muséum*, titre alléchant dans le but d'attirer l'amateur de curiosité. Et vraiment il s'y trouve des choses étonnantes.

Il y a le véritable restaurant pour les hommes d'affaires, où l'on donne à dîner. Le prix varie entre quinze cents et une piastre, selon l'endroit et le menu.

Pour terminer la série, ajoutons les *bars* de club attenants à une salle de billard, de *pool* ou à une salle de danse.

Il reste maintenant une dernière catégorie de débits de boissons : ceux qui n'ont pas de licence.

On peut les diviser comme suit : Premièrement, les *maisons de.... plaisir* ; secondement, les *salons intimes*, où une dame ordinairement très intelligente vient causer avec vous et en amie sur tout sujet, à condition que vous payiez la *traite* de temps en temps ; troisièmement, les *Beanneries*, restaurants ainsi nommés parce que l'on y débite principalement du *pork and bean*.

Là, on vous sert à bon marché un repas qui ne soutient pas la comparaison avec ceux que donnent Victor ou Duperrouzel.

Comme la faim a pour compagne la soif, quelques propriétaires de ces établissements tiennent les liquides nécessaires. Leur avantage sur les hôtels est immense, ils peuvent rester ouvert la nuit et le dimanche.

Aussi, la police veille-t-elle continuellement sur eux.

* *

Comme on vient de le voir, cet article n'est qu'une série de notes jetées au hasard de la plume. Je n'ai pas voulu trop m'arrêter sur le sujet, donner les trucs, etc. Il en résulte plus de mal que de bien.

Depuis plusieurs mois, j'ai entrepris de faire voir Montréal sur tous ses côtés, mais il est permis de passer rapidement sur les mauvais.



Un avocat plaide contre un dentiste :

—Messieurs, dit-il au commencement de sa plaidoirie, il me sera facile de résumer les débats : on devait nous mettre pour cinq cents francs de dents, on nous met dedans pour cinq cents francs. Là est tout le procès.

* *

—Comment, ma chère, vous êtes restée toute l'après-midi au jeu de madame X...

—Oui, on disait tant de mal de ceux qui sortaient, que je n'ai jamais osé partir de peur de passer par les mêmes propos.



THÉODORE DE BANVILLE

Un grand poète.—Ses idées en poésie.—Son dédain pour les choses utiles.—Banville et Leconte de Lisle.—L'idéal du poète.—Une autographe.—Son œuvre.



Le poète qui vient de disparaître, ce petit fils de Pierre de Ronsard, était le seul contemporain, dans son genre, qui ne fut pas atteint du pessimisme de cette fin de siècle.

Alors que tous les lyriques de notre temps, même les plus impassibles à la surface, comme ce dormeur oriental à peine ré-

veillé qui s'appelait Théophile Gautier, sont tous, les uns révoltés, les autres résignés, des mélancoliques et des tristes, Banville seul, ce chimérique et miraculeux Banville, avait conservé la culture de la vie, le don de la joie tranquille et sereine, l'ivresse physique des grands poètes de la Renaissance.

Banville était avant tout le chanteur de la vie heureuse et ses beaux vers font penser invinciblement à ces parcs seigneuriaux où, parmi les gestes éternels, des statues de déesses, de riches et calmes lueurs d'après midi et de soleil couchant, s'étirent paresseusement, sur l'émeraude des pelouses, au pied des arbres.

Oh ! je sais bien que ce nom de Théodore de Banville dit peu de chose à la foule, au gros des lecteurs. Ce n'est qu'un poète qui vient de disparaître ; et ce poète n'a laissé aucune œuvre populaire, n'a caressé aucune des grosses fibres vulgaires, n'a orné de mauvaises rimes aucune *Marsaillaise* n'a rabâché aucune de ces banalités chères à l'ineptie ambiante, à la bêtise de quelques médecins sans clients, à la niaiserie de quelques écrivains mirlitonesques ?

Il s'est contenté des fêtes solitaires où se plaisent quelques esprits d'élite. Théodore de Banville n'a jamais eu la vogue : ce serait l'injurier de dire qu'il l'a méritée.

Tel qu'il fut, ce poète fut exquis, et, j'ose le dire, parmi les meilleurs de ce siècle. Même à côté de Victor Hugo, de Théophile Gautier, de Lamartine, il a été un virtuose sans pareil. Lire les vers de Théodore de Banville, pour quiconque est un peu du métier, c'est prendre un bain de perfection. Ce maître fut impeccable.

* *

Ses idées en matière de versification, il les a exposées dans un petit traité de poésie française qui est bien le livre le plus comiquement paradoxal qu'on ait jamais écrit. On y rencontre des chapitres d'une brièveté éloquente, tels que ceux-ci :

LICENCES POÉTIQUES

Il n'y en a pas.

DE L'INVERSION.

Il n'en faut jamais.

Le chapitre de la rime est moins sommaire. L'auteur y démontre que la rime est la base du vers français, et à ce propos, il instruit de la façon la plus divertissante le procès de ce pauvre grammairien nommé Boileau, qui écrivait ses vers avant d'en avoir rencontré les rimes et qui est mort convaincu qu'il fallait chercher la rime pour la trouver, tandis que c'est la rime qui vient chercher le vrai poète, qui l'obsède et s'impose à lui.

Telle était bien la rime de Banville : plus elle était imprévue et riche, plus facilement il la rencontrait, et cela prêtait à ses vers une splendeur et un éclat féériques.

L'originalité de Théodore de Banville c'est qu'en un siècle d'épiciens et d'industriels, où tout se pèse, se compte et s'évalue, il a mis son cœur à des choses qui passaient pour insignifiantes et vaines.

En face d'une génération qui ne veut plus se payer de mots et qui ne donne pas cinq centimes de la plus belle chimère, ce poète singulier a fait de la chimère sa seule compagne et n'a voulu croire qu'au charme souverain des mots.

Il a eu un tel dédain de tout ce qui est utile, de tout ce que les humains additionnent ou multiplient, qu'il a exclu de sa poésie jusqu'aux idées, de peur d'avoir l'air d'en vendre !... Il n'y a laissé que la magnificence et la sonorité du verbe, la beauté harmonieuse des strophes, sculptées comme des urnes antiques dans le marbre inutile et pur.

Ce poète de grand talent a passé sa vie à ciseler une coupe d'or qui ne sert à personne ; il a fait de la poésie le plus inutile des luxes et le plus noble des exercices.

* *

Quand il est mort, c'est à dire il y a un mois à peine, Théodore de Banville était en pleine lumière et en pleine gloire.

Longtemps obscur et dédaigné, confondu, quoi qu'il appartint à la seconde génération romantique, dans le silence et l'ombre où l'on tenait systématiquement les Parnassiens, le poète des *Exilés* et des *Ballades Joyeuses* apparaît maintenant au milieu des écrivains français et au monde comme l'héritier littéraire direct de Victor Hugo.

On avait pu croire un instant, pendant les funérailles du poète des *Quatre vents de l'esprit*, que le globe impérial des lettres allait passer aux mains de Leconte de Lisle. Elles étaient dignes de le saisir, ces mains savantes et fières, ces mains géniales qui écrivirent les *Poèmes barbares*, et elles l'eussent porté au moins aussi grandement et aussi majestueusement que celles de Victor Hugo.

Mais comme Leconte de Lisle n'a point rimé d'*Odes funambulesques*, comme il ne consent pas à mettre parfois de l'esprit dans ses vers, comme il est avec Victor Hugo l'un des cinq sommets poétiques de ce siècle, tandis que Théodore de Banville s'il est un poète de grand talent, est aussi un homme plus accessible, moins troublant, moins despotique, il est naturel que les Athéniens de France aient gardé leurs palmes académiques et tous leurs honneurs pour cet athénien d'Athènes. On se doit bien cela entre Athéniens, n'est-ce pas ?

* *

Théodore de Banville a eu ce mérite rare, qui n'est que le signe d'une énergie morale supérieure, de passer à travers la vie, les yeux en haut, sans prendre garde aux turpitudes et aux platitudes où la plupart demeurent embourbés.

Il a eu le regard uniquement fixé sur son rêve d'idéal et de lumière, et ce poète qu'on qualifiait de païen, parce qu'il invoquait volontiers les dieux de l'Olympe, fut plus réellement spiritualiste et chrétien, dans son élan vers les pensées hautes et divines, que tant de gens qui cachent, sous la correction de leurs vertus bourgeoises, l'abjecte adoration du veau d'or.

La conversation de Banville était comme sa poésie : elle ne traînait jamais par terre ; elle s'enlevait en fusées vers l'azur, unissant la fantaisie lyrique et la fantaisie comique.

Ce petit homme, à l'œil vif et curieux, au moins tel qu'il était encore il y a onze ans, disait avec gravité des choses qui paraîtraient énormes aux

gens raisonnables, dont l'espèce foisonne autour de nous.

Une question de versification avait plus d'importance à ses yeux que n'importe quelle question politique, la poésie était pour lui la grande, la seule réalité.

N'allez pas croire que je l'admire dans sa façon de comprendre la vie ? Non. Je constate sa manière de voir, simplement.

Mais voulez-vous juger l'homme tel qu'il était ? Eh bien, lisez cette autographe que le poète adressait à un éditeur qui venait de le prévenir qu'il avait à lui remettre quelque argent :

" Si cela ne vous gêne en rien, répond avec une adorable ingénuité Banville au libraire, le moment serait malheureusement trop opportun, car la maladie de mon cher enfant a jeté dans mes finances un désordre dont je vous épargne les détails... Donc, si ce que vous m'avez offert est possible, je n'en soignerai pas moins mes rimes, rythmes et césures."

Tout l'homme est là ! De l'argent, si possible, puisqu'il en faut ; mais avant tout des rimes et des rythmes. C'est une véritable profession de foi d'artiste et de poète.

* *

L'œuvre de Théodore de Banville est considérable. Parmi ses comédies adorables, il faut mettre en tout premier rang *Florise*, qui n'a jamais été représentée et qui rêve encore dans les cartons de quelque directeur de théâtre ; *Dianne au bois* et enfin *Socrate et sa femme*, qui a été jouée il y a quelques années à la Comédie Française.

C'est dans cette comédie que le philosophe s'adressant au public, après avoir triomphé de l'acrimonie de sa femme, Xantippe, termine par ces vers :

Tout le mal est venu de la femme. Raison Obscurcie, appétit du lucre, trahison, Coupes d'or où les vins sont mélangés de lie. Tout crime, tout mensonge, toute folie Vient d'elle... Adorez-la pourtant, puisque les dieux L'ont faite... et c'est encore ce qu'ils ont fait de mieux !

Je résume cet article par trois lignes : Théodore de Banville fut l'un des plus grands et des plus désintéressés poètes de ce déclin de siècle où, comme l'a dit Edmond de Goncourt, la spiritualité de l'individu se mesure à son plus ou moins de mépris de la foule et de l'argent.

PETITE CHRONIQUE

CHOSSES ET AUTRES

Montréal a revêtu sa toilette la plus gaie, et toute souriante la grande ville tend le front aux chauds baisers d'un soleil magnifique.

Les rayons ardents de l'astre superbe, le beau temps continu, annoncent un été un peu trop sec pour le laboureur, mais très agréable pour le citadin.

Le touriste peut, à son aise, admirer nos campagnes parfumées et nos fleuves roulant les vagues les plus douces et les plus harmonieuses.

La nature découvrant son sein en laisse apercevoir les charmes incomparables !

Un chant dont rien n'interrompt la mélodie jette partout ses suaves accents.

Puis, lorsqu'à la fin d'un beau jour, on voit le soleil se cabrant comme un cheval qui résiste au mors, et quand ensuite il retombe derrière la montagne, vaincu par une puissance supérieure, on reste, alors, ravi d'un si beau spectacle.

C'est que notre ville de Montréal est aussi belle que les cités les plus vantées, c'est que notre montagne vaut bien les sites enchanteurs du pays des rêves !

Le soir, un calme profond enveloppe notre ville de son voile tout imprégné des parfums les plus

odorants, et les pavés de nos grandes rues retentissent des pas cadencés des heureuses victimes de Cupidon.

L'atmosphère, peu à peu dégagée des feux du jour, reprend une température douce et embaumée.

L'espace redit les échos de la nuit, jusqu'à ce que Montréal reparaisse entouré des fraîcheurs matinales.

* *

J'ai lu avec le plus grand plaisir la conférence de M. Adjutor Rivard, sur *Mgr de Laval*, publiée dans le *Gleaner* d'avril.

M. P. G. Roy, de Lévis, a eu le bon esprit de faire paraître en un petit volume ce discours magistral très beau dans sa forme et magnifique par les idées.

M. Adjutor Rivard l'ami le plus intime de Denis Ruthban, pseudonyme du premier, n'en est pas à ses premières armes.

M. Rivard est un écrivain profondément religieux, et malgré sa modestie nous ne lui ferons certainement pas un reproche de bien penser.

Voulez-vous avoir une idée du style de cette belle conférence et de la saine philosophie de M. Rivard ?

Lisez : " En ce siècle de scepticisme où le doute pénètre dans tous les esprits, il n'a pas manqué d'hommes qui ont dit que l'amour du pays est une chimère et la patrie un mythe. — Mais ceux-là n'ont rien qui batte en leur poitrine, et rien qui pense en leur cerveau. La patrie est un être réel : elle a du sang qui coule, des membres qui agissent, une tête qui pense et un cœur qui bat, etc."

Ceci n'est qu'une phrase prise au hasard, mais qui nous a frappé par la justesse du raisonnement et la beauté de la pensée

Dans mon humble opinion, ce petit livre se lit avec plaisir, et son seul défaut c'est, peut-être, de n'être pas assez long.

Le style coule de source féconde, et la pensée jaillit toujours brillante et juste.

Qu'il me soit permis, tout en remerciant l'auteur de son gracieux envoi, de lui faire mes plus sincères félicitations.

* *

Je ne puis terminer cette petite chronique sans vous dire deux mots des lignes qui m'ont été consacrées par le plus éminent des portraitistes, par maître *Jean Rit* enfin !

Qu'il ait le plus fin minois ou la figure la plus rébarbative, il ne s'est pas moins étrangement trompé lorsqu'il a écrit que j'étais imberbe !

Il est vraiment sans respect pour ma moustache !

Je m'étonne aussi qu'il n'ait pas craint de blesser ma modestie en m'attribuant la rare et belle vertu de pudeur.

Ce n'est pas tout ; comme M. *Jean Rit* voulait me qualifier de sentimental, il a cru devoir se servir d'un terme jusqu'ici inusité.

Après avoir longtemps cherché et cherché, sentimentaliste ! s'est-il écrié, en se trémoussant de joie, le malin !

Il me reproche encore d'être vice-président perpétuel du Cercle Littéraire Dollard ?

Mais j'en suis fier ; je suis flatté de la confiance que mes amis ont bien voulu me témoigner en m'élisant et me réalisant à ce poste enviable !

Cependant, je pardonne volontiers à *Jean Rit* ses petits traits d'esprit, et qu'il me permette de lui souhaiter tout le succès que mérite une œuvre aussi magistrale.

Ces portraits littéraires, tracés avec tant d'habileté, immortaliseront ce nouveau *Jules Lemaitre* !

" La gloire est née sans ailes."

Voilà, sans doute, ce qu'a compris notre ami *Jean Rit* ; il veut que notre renommée vole jusqu'aux siècles futurs, c'est pourquoi son bon cœur lui a dicté les lignes qu'il a l'honneur de signer.

Rodolphe Brunet

NOS BANQUES CANADIENNES

Il s'est trouvé déjà des gens pour avancer que les Canadiens en général, mais nous surtout les Canadiens-Français, nous n'avions pas du tout le génie des affaires. A plusieurs reprises cette assertion a été reconnue pour aussi injuste que désobligeante, et nous pouvons dire en toute sécurité que nous ne sommes pas les premiers à nous inscrire en faux contre cette calomnie malicieuse. Plusieurs témoins impartiaux et entendus en la matière, parmi lesquels même des étrangers à notre race, en bon nombre, se sont plu à reconnaître chez nous des aptitudes indiscutables dans les choses de la finance.

Outre ces précédents bien propres à raffermir notre autorité, nous ne voulons pas d'autres preuves pour étayer nos prétentions que le double rapport annuel, tel qu'on peut le lire aujourd'hui dans nos colonnes, des banques Jacques Cartier et Ville Marie, dont la direction est exclusivement canadienne et presque totalement canadienne-française.

Le compte-rendu des opérations de ces banques, avec les résultats obtenus, malgré les circonstances défavorables de ces dernières années où l'agriculture a si fatalement manqué et où l'industrie a languie par le fait même, où le commerce a été paralysé, les résultats, disons-nous, qui sont encore plus que satisfaisants, prouvent clairement que les intérêts de ces banques ont été développés avec tact et prudence.

Cela fait le plus grand honneur à leurs bureaux de direction, en général, et particulièrement à leurs caissiers, deux de nos compatriotes, MM. Lemoyne DeMartigny et Ubalde Garand. De ces deux messieurs, le premier a sa réputation toute faite, vieilli qu'il est dans le métier, et le second, plus frais au poste, a déjà donné les preuves d'un savoir-faire brillant, digne en tous points de son ancien. Durant le dernier exercice, comme toujours précédemment, ayant maintenu haute et bonne, par d'heureuses opérations et malgré le mauvais état des affaires, la réputation de leurs maisons respectives, ils ont su conserver l'entière confiance des directeurs, comme ils la méritaient.

Nous en félicitons les banques Jacques-Cartier et Ville-Marie, et leurs habiles gérants.

J. S. E.

R È V E R I E

(Voir gravure)

Un étang sous les grands arbres, un lointain calme, des eaux limpides, et sur la berge une jeune fille immobile qui songe... voilà qui a inspiré déjà bien des poètes et bien des peintres ; et il faut le reconnaître, le sujet est tentant. M. Saintin, dans la poétique composition que nous reproduisons aujourd'hui d'après son tableau du dernier Salon, a réussi à donner à son sujet un charme tout nouveau et a évité deux écueils également redoutables : la banalité et la mièvrerie.

La scène, si habilement présentée, a quelque chose de sincère, de vrai, de vécu ; un calme si poétique entoure cette jolie brune aux yeux rêveurs, qu'on se prend soi-même à souhaiter une heure passée dans les hautes herbes, sur ces berges fraîches, au bord de l'eau sans rides, par une lumineuse après-midi de juin.

SURPRIS PAR UN TIGRE

(Voir gravure)

Notre dessin met en scène une assez dramatique aventure de chasse, aux Indes anglaises.

Des membres du club de Rungpour, partis dernièrement pour chasser le sanglier dans les jungles du Bramapouh, furent tout à coup surpris par un tigre qui bondit sur un des cavaliers. Un de leurs camarades, monté sur un éléphant et se trouvant près de là, les autres chasseurs le hélèrent pour qu'il vint les aider à combattre le tigre ;

mais lui, qui n'avait pas l'habitude d'être à dos d'éléphant, répondit de loin qu'il ne pouvait tirer par crainte d'une chute qui l'aurait mis lui-même à la merci de la bête fauve. Pendant ce temps, le cheval attaqué se cabrait, ruait et finissait par s'emporter. Le tigre, alors, fort heureusement, disparut dans les hautes herbes. Un autre cavalier, monté sur éléphant, survenu sur ces entrefaites, se dirigea sur ses traces en tirant quelques coups de fusil ; mais le tigre ne fut point atteint.

Le soir, les chasseurs réunis pour le dîner, ne ménagèrent point les railleries au pusillanime monteur d'éléphant, qui les avait si tranquillement laissés dans l'embarras, bien qu'il fût un de leurs camarades les plus sympathiques.

PROPOS DU DOCTEUR

ORGELET.—Ce petit bobo, sans gravité, ne laisse pas de causer quelques ennuis à beaucoup de personnes. Le traitement en est très facile. Aussitôt que l'orgelet apparaît sur les bords des paupières, les émollients produisent d'excellents effets. Ainsi un cataplasme de farine de riz le fait disparaître en quelques heures.

Avez-vous sous la main de la glycérine pure ? Faites en quelques applications, et la guérison ne se fera pas attendre.

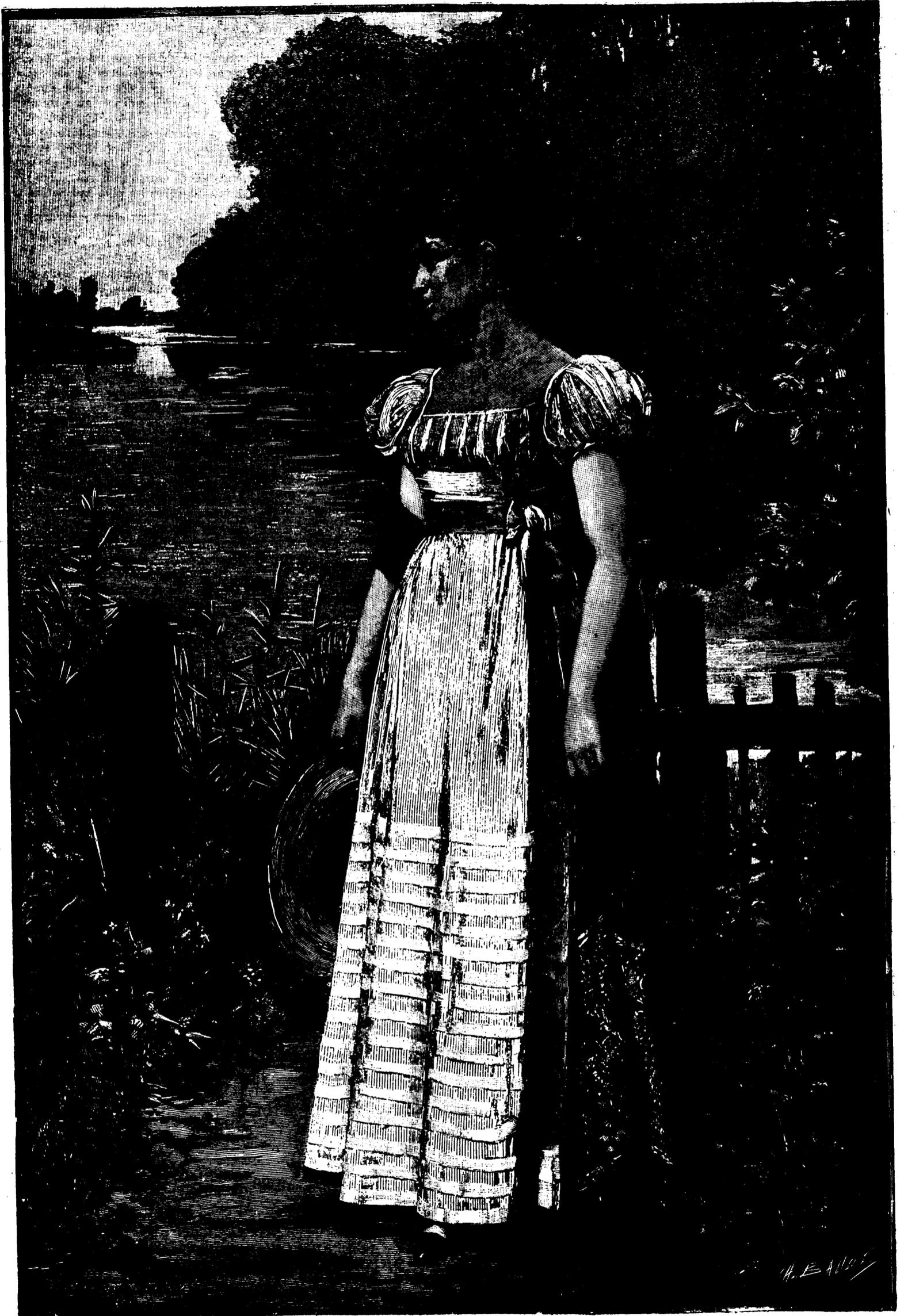
Les oreilles, siège d'un sens qui n'est pas un des moindres que nous ayons à conserver, demandent, quant à leur partie intérieure, des soins très spéciaux et très délicats. Le *cérumen*, ou si l'on veut, la matière sébacée qui s'accumule sans relâche dans ce correspondant si actif du cerveau peut produire des obstructions très nuisibles, et par là même des lésions dont le pansement est extrêmement difficile. Il suffit, pour parer à toutes ces possibilités, de se nettoyer tous les matins, à l'aide d'une petite éponge, le fond de l'oreille. A cet effet, on emploiera l'eau de Cologne qui a cette qualité de dissoudre plus rapidement les corps gras.

Comme on voit, rien de plus simple.

PRIMES DU MOIS DE MAI

LISTE DES RÉCLAMANTS

- Montréal.—G. A. Dumont, 1826, rue Ste-Catherine ; Louis Boivin, 431, rue St Denis ; Joseph Jasmin, 1015, rue St-Laurent ; S. Gascon, 29, carré Chaboillez ; A. M. Bolduc, 528, rue Lagauchetière ; Joseph Nantel, 190, rue Sanguinet ; Joseph Proulx, 2264, rue Notre-Dame ; Vincent Bélanger, 545, avenue Laval ; W. G. Harris, 45, rue Murry ; Edouard Chouard, 281, rue Logan ; D^{me} Philibert Marsan, 24, rue Beaudry ; J. F. Bernier, 1322, rue Ontario ; J. A. Ethier, 933, rue St-Christophe ; Delle Anrore Craig, 15, rue St-Hubert ; Joseph Chartrand, 166, rue Iberville.
- Québec.—Louis-Ferdinand Falardeau, 77 et 79, rue des Fossés (\$50.00) ; Philippe Chamberland, 91, rue Latourelle ; André Nadeau, 40, rue Notre-Dame-des-Anges St-Roch ; Delle Sophie Laury, 266, rue St-Joseph ; Philippe Leblanc, 46, rue Octave, St-Roch ; N. Rhéaume, 27, rue St-Dominique ; Dame C. Valin 33, rue Garneau ; Elzéar Hébert, 52, rue Arago ; Joseph-Ménélas Auger, 103, rue Ste-Marguerite ; Dame Napoléon Patoine, 347, rue St-Jean ; Joseph Delisle, 97, rue d'Aiguillon ; Edouard Trudelle, 167, Grande Allée.
- Lévis.—Dlle Joséphine Guay, 112, rue St-Georges, Notre-Dame.
- Hochelaga.—Dame Adolphe Morissette, 126, rue Ste-Catherine.
- St-Louis du Mile-End.—A. P. Frigon, 17, rue Carrière.
- Côte St-Paul.—Edouard Létour.
- St-Cunégoude.—Joseph Mallette, 170, rue Richelieu ; Eucharist Dubois, 192, rue Richelieu.
- Pointe St-Charles.—Delle Zéphirina Favreau, 15, rue St-Henri.
- Longueuil.—Delle Rose Anne Daigneau, 37, rue Grant.
- Lachine.—A. Allard.
- St-Alexis des Monts.—Mademoiselle Elliotte.
- Ottawa.—J.-B. St-Laurent, Département des Travaux Publics ; Hector Richer, 15, avenue Mckenzie.
- Valleyfield.—Emmanuel May.
- Berthierville.—Alfred Gravel.
- Saint-Jean, P. Q.—A. N. Deland.
- Saint-Charles, Manitoba.—Abbé D. Dandurand.
- Ashland, Wis.—Henri Thibeault, 501, Second St. East.
- Berlin Falls, N. H.—Geo. Bellemare.
- Chantenay, près Nantes, France.—M. Mpurand, fils.

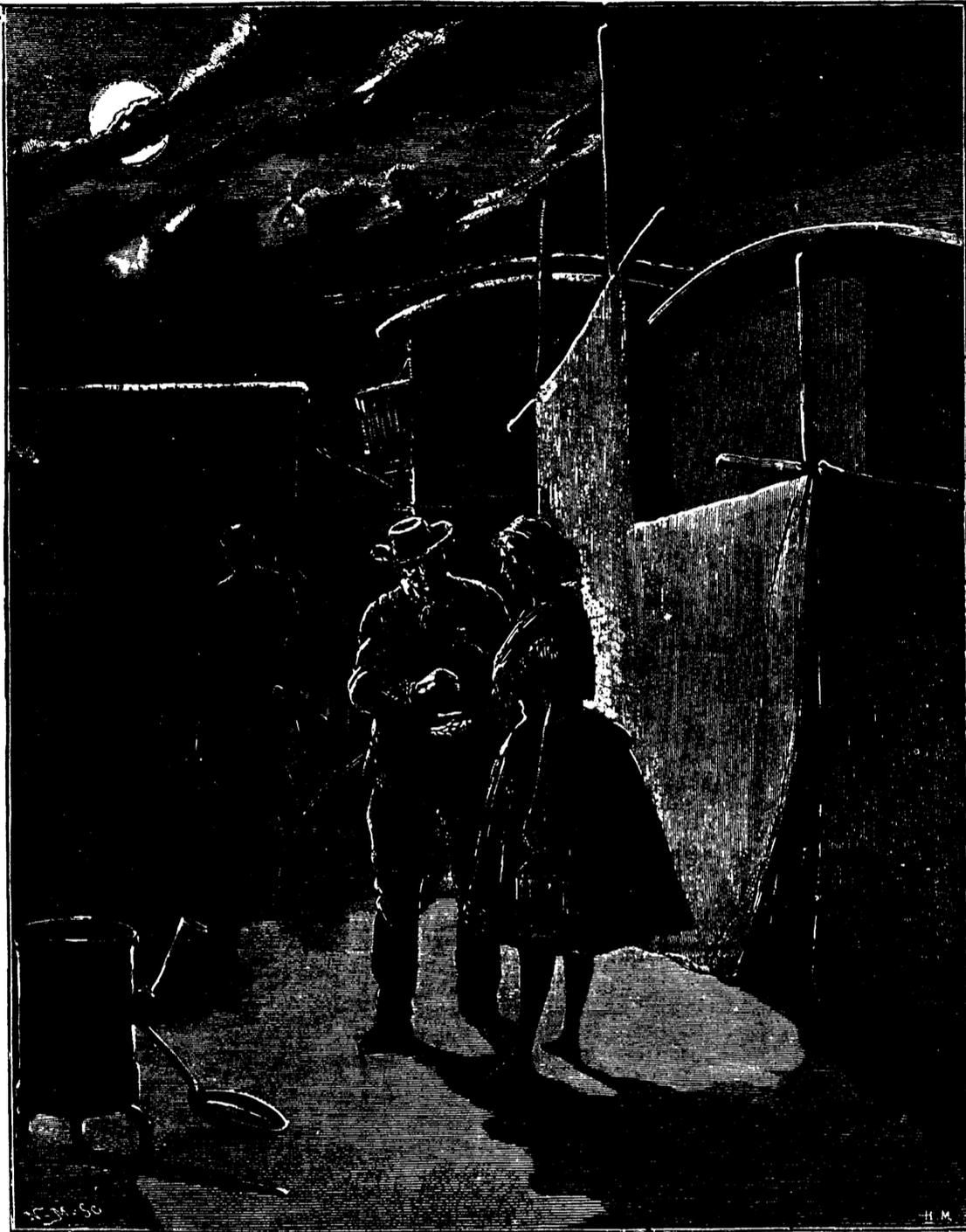


RÉVERIE | TABLEAU DE M. ÉMILE SAINTIN



INDES-ANGLAISES.—UNE RENCONTRE IMPREVUE

FLEUR - DE - MAI, Feuilleton du " Monde Illustré "



Et l'homme qui lui parlait ainsi lui glissait une poignée de pièces d'or dans la main.—Page 139, col 1

TROISIÈME PARTIE

LA FADE GRISE

Et voilà qu'un bidet tout écumant entre dans la cour.

Jules Raisin en dégringole, se soutenant à peine....

—Monsieur Fédor !... monsieur Fédor !...

Et il se jeta au cou du comte, en lui disant :

—Je sais où elle est....

Marcelle était dans sa chambre, elle n'avait rien entendu.

Jules Raisin secoua la tête.

—Ne dites rien à madame,—dit il à Fédor,—elle a eu tant de fois des chagrins, des mentes, que ça lui saignerait encore le cœur.... Mais faites-moi donner à manger, parce que, voyez-vous, je ne tiens plus guère sur mes jambes.

On servit aussitôt au pauvre garçon, qui tom-

bait littéralement d'inanition, un copieux en-cas... et tout en tordant et en avalant, il raconta à mots entrecoupés son odyssée....

Fédor comprenait à demi-mot.

Fabrice Dementières, se voyant serré de trop près, avait réussi à donner le change.

Mais le brave Jules venait de relever le défaut. Sans doute on était cette fois sur la vraie voie, mais que de précautions ne fallait-il pas prendre !

Fabrice ne suivait-il pas de près les saltimbanques !... Ne devrait-on pas se garer de lui ?

Jules affirmait ne point l'avoir aperçu durant sa longue station autour de la loge.

C'était la vérité. Convaincu cette fois que la trace de la Petite-Mai était complètement perdue Fabrice Dementières avait craint, en suivant même à distance la troupe Cantaloube, de mettre ceux qui la poursuivaient sur la voie.

Et il était demeuré à Vernon auprès de sa digne sœur.

—Maintenant, fit Jules Raisin,—quand sa faim canine fut rassasiée, voici ce que vous devez faire.

Vous avez une grande voiture.... Faut la faire atteler et partir pour Orléans.... Je repars avec vous.... et je dormirai en route. Ne dites rien encore à madame.... Prenez de l'argent, car vous en aurez besoin.... Et partons.... nous n'avons pas de temps à perdre....

A Orléans, c'était la veille au soir de la foire, et tous les baladins donnaient le dernier coup de fion à leurs devantures, ainsi qu'à leurs "numéros"

Le costume de la pauvre Petite-Mai était prêt...

Au moment de paraître devant le public, on la peindrait pour simuler un voyant tatouage, et on la parerait de façon à la faire ressembler à une femme indienne.

C'était Chinette qui était chargée de ce soin.

C'était elle qui avait en main la clef de la cage où était enfermée son odieuse rivale.

Car c'était bien une terrible rivale que la Petite-Mai, et une rivale n'est elle pas toujours odieuse !

Chinette n'avait-elle pas entendu le matin même, alors qu'on la croyait aux cages, n'avait-

elle pas entendu Maraton qui demandait à Gulistan Cantaloube :

—Dites donc, patron ?... qu'est-ce que vous allez faire de la femme sauvage ?

—Mais je vais la montrer, mon garçon....

—Mais, si je l'épousais, moi, patron ?—Ça serait un bon parti.... pas vrai ? A deux, nous pourrions gagner de la bonne galette.

—Dame, ce serait une idée, faut voir quand elle sera moins farouche si ça lui conviendrait.... bien entendu que je ne donnerais pas un engagement sérieux avec le papa Cantaloube.... son père adoptif, car elle est à moi, elle m'appartient, la femme sauvage.

—Ça, c'est tout juste, patron.

—Oui, mais.... et Chinette.... qu'est-ce que tu feras de Chinette ?

—Chinette.... Elle commence joliment à me scier le dos, Chinette.

—Tu ne lui diras point ça en face !

—Quand il le faudra.... tout de même, patron !....

—Je n'en crois rien.

—La femme sauvage est si jolie.

Il y avait donc péril dans la demeure, Chinette était menacée dans son bonheur le plus intime, car elle aimait sérieusement, profondément l'hercule, le seul homme qu'elle eût jamais aimé.

Ce ne fut pas la colère qui s'empara d'elle cette fois, mais un mortel chagrin.

Elle ne tomba point sur Maraton à bras raccourci, mais des larmes de douleur lui montèrent aux yeux et coulèrent sur ses joues brunies par le hâle des grands chemins.

—Ah ! elle me fait bien du mal, la sauvagesse ! Et c'est un jour maudit que celui où elle est arrivée dans notre troupe. Elle a l'air bien malheureux, la pauvre fille.... mais ce n'est pas une raison pour lui faire de la peine. Je pourrais bien pourtant.... si j'étais méchante.... Mais c'est Maraton.... oh ! le geux ! il me le paiera....

Et elle se mit à boudier l'hercule tout le long du jour, ne lui adressant plus la parole.

Le soir venu, la troupe soupa.

—Demain, mes enfants, ça va être un grand jour, — fit Gulistan, alors que tout son personnel était réuni autour d'un plat contenant un maigre ragoût dont chacun ne pouvait obtenir qu'une chique part, — demain, nous ferons la noce, je vous le promets.... Et il y en aura pour tout le monde. Demain il y aura de la bonne galette, et nous lâcherons le cran de notre ceinture que nous sommes encore obligés de serrer aujourd'hui.... Ça sera pour la dernière fois.

Ces paroles furent accueillies par des regards d'espérance.

—Allons, toi Chinette, va porter à manger au "numéro" et soigne la bien, car demain il lui faudra des forces pour travailler.

Chinette prit une assiette, un verre, une lanterne et s'enfuit à l'autre bout de la loge, à la grande cage de Brutus.

Naturellement elle passa par derrière, contournant les toiles qui enfermaient les voitures.

Elle allait ouvrir la petite porte dérobée, donnant accès dans la grande cage, lorsqu'une voix murmura à son oreille :

—Mademoiselle, pas un cri, pas un mot, voulez-vous gagner une forte somme, tenez, voici un acompte....

Et l'homme qui lui parlait ainsi lui glissait une poignée de pièces d'or dans la main.

A la lueur de sa lanterne elle le reconnut.

C'était Jules Raisin.

—Comment, c'est encore vous !—dit Chinette, tout en empochant les pièces d'or.

—Oui, — répliqua Jules. — Pas de temps à perdre. Voulez-vous gagner une grosse somme ?... Tenez.... vous savez bien ce que c'est qu'un billet de mille francs.... Le voilà, pour commencer, il est à vous.

Et le papier soyeux glissa dans les doigts de la saltimbanque

—Qu'est-ce que vous voulez donc ?—balbutia t-elle, interloquée par ces façons princières....

—Voilà monsieur qui va vous le dire....

Et Chinette aperçut alors un homme de haute taille qui jusqu'alors était demeuré dans l'ombre.

—Mademoiselle, — dit Fédor en s'avançant, —

vous le voulez, votre fortune est faite.... Vous recevrez une somme vous mettant à jamais à l'abri du besoin.... De plus, votre maître sera pleinement indemnisé, je vous en donne ma parole.... du dommage.... Enfin, il sera largement payé lui aussi.

L'émotion de Stroganof était tellement violente que les mots ne parvenaient point jusqu'à ses lèvres.

Chinette croyait avoir immédiatement compris la situation.

—C'est un prince, pour sûr, un prince qui est amoureux de la sauvagesse....

Et ses yeux caressaient le billet de mille francs qu'elle tenait serré dans ses doigts.

—Chinette — cria à cet instant la voix du patron : — Chinette !

—Chut, attendez moi, prerez patience, — fit Chinette à voix basse, — je trouverai bien moyen de revenir.... Je vais leur payer à boire....

Fédor se mangeait le cœur d'impatience.

—Voyez vous, monsieur Fédor, — disait il, — nous sommes encore bien heureux. Figurez vous donc si cette fille là s'était mise à brugler et si nous avions eu à deux sur le dos toute la troupe, comme je l'ai eue hier pour moi tout seul !.... Du moment qu'elle a pris les mille francs et la poignée d'or, elle reviendra, vous pouvez en être sûr, elle est amorcée !....

Fédor trépirait d'impatience.

—Et où est elle la malheureuse enfant, — demandait il à Jules Raisin. — où est-elle ?

—Là !.... — répliqua Jules — en lui désignant la grande cage de Brutus, — là ! mais contentez-vous ?.... pour l'amour du bon Dieu ! Si vous faites un mouvement, si vous laissez échapper une parole, dites-vous bien que tout est perdu !

Cependant Chinette était rentrée à la loge où toute la troupe mangeait son maigre souper, arrosé d'une abondance extra claire, en disant d'une voix de belle humeur :

—Ma foi, tant pis, moi je n'y tient plus.... C'est demain le grand jour, je paie un litre de fine.

C'était si peu dans les habitudes de Chinette, celle ci, surtout depuis deux jours, était tellement de sombre humeur, que Maraton leva sur elle ses gros yeux où se lisait le plus complet ébahissement.

La certitude de son prochain succès affolait Gulistan Cantaloube.

—Ah ! quelle cafarde que cette Chinette, — s'écria-t-il, — elle prétendait hier encore n'avoir plus le sou, et la voilà qui offre de la fine !

—Non, je n'ai plus le sou, c'est bien certain, vieux grigou.... Seulement, on a toujours son vieux bas de laine, que l'on crève dans les grandes circonstances.

—Alors ce n'est pas de la blague, — fit Maraton, — on y va d'aplomb d'un litre ?

—Et je vais le chercher tout de suite.

Chinette s'élançait un litre vide à la main.

Elle passa en courant auprès de Fédor, en lui disant :

—Je les quitterai et je reviendrai vous trouver quand ils se mettront à chanter.

Le litre apporté, — le chiche souper avait été promptement expédié, — Gulistan commença à trinquer avec Maraton d'abord, puis avec le reste de la troupe.

—Un litre, ce n'est guère, — fit il, après avoir rempli une seconde fois les verres.

—Aussi, — répliqua Chinette, — comme je vous connais, gros gourmand, j'en ai apporté deux.

Et elle sortit une seconde fiole de dessous son tablier.

Alors il se fit entendre des hurrahs frénétiques et Gulistan voulut à toute force embrasser celle qui se livrait à de semblables largesses.

Mais l'absorption du second litre demandait un certain temps, on sirotait.

Cependant quand Gulistan et Maraton entonnèrent leur refrain favori :

Je m'en allais le soir dans la vallée,
Et souriant comme un papillon bleu....

Chinette crut pouvoir se permettre de s'éclipser sans éveiller les soupçons.

En route, elle avait eu le temps de réfléchir.

Elle savait bien ce qu'on allait lui demander, mais tout en étant disposée à céder, elle était bien résolue à tenir la dragée haute.

Mais elle ne s'attendait pas à la façon dont Fédor allait la recevoir.

Dans toutes les circonstances de la vie le comte Stroganof donnait sans compter.... mais quand il s'agissait du rachat de son enfant !.... il aurait offert sa fortune.

Aussi Chinette fut-elle éblouie lorsqu'elle sentit entre ses doigts une liasse de billets semblables à celui qu'elle avait dé à reçu comme acompte.

—Et, — lui disait Fédor, — on aura soin de vous dans la vie.... Vous, les vôtres, tous les vôtres, je vous jure que nous aurons la reconnaissance du cœur, que nous ne vous oublierons pas.... personne de ceux qui vous entourent.

Chinette bourrait la poche de sa robe, celle qu'elle cachait à tous les yeux et surtout à ceux de Maraton.

—Oui, — dit elle, — oui, je veux bien.... C'est la femme sauvage que vous voulez prendre, vous l'aurez, je vous la donnerai d'autant plus que Maraton.... enfin suffit.... mais faut qu'ils dorment, et dame, ils sont en l'air, et ça ne sera pas de sitôt ; je ne peux pas leur offrir une troisième fiole, parce qu'ils se demanderaient les uns comme les autres où je pourrais bien avoir pris tout cet argent là.... Ils savent bien que je ne dois guère en avoir.

Chinette expliqua alors à Fédor que le meilleur parti à prendre c'était d'attendre que Gulistan Cantaloube et toute sa troupe se livrassent au sommeil.

Fédor arriverait vers la fin de la nuit avec une voiture fermée, Chinette, se trouverait là, toute prête, et elle prendrait l'enfant, la sortirait elle-même de la cage, et la remettrait à Fédor et à Jules Raisin qui l'emporteraient à bride abattue.

C'était bien à peu près le plan que Jules Raisin avait élaboré en route.

Les heures s'écoulaient, comme toutes les heures d'attente, avec une désespérante lenteur.

Mais enfin les chansons de la loge se calmèrent, le silence se fit.... Chinette finit par coucher Maraton. Palmyre en agit de même avec Gulistan qui persistait à énumérer tous les bénéfices énormes que lui produirait chaque représentation du lendemain, et Chinette reparut une troisième fois.

Le moment décisif était arrivé.

—Allez chercher votre voiture, — dit elle, — mais ne faites de bruit.... Dans deux heures la lune se couchera, il fera noir comme dans un four. C'est à cet instant qu'il faudra agir. Vous arriverez au pas, au tout petit pas, de l'autre côté du boulevard St-Vincent et je vous attendrai à l'entrée de la cage.

L'attelage fut bientôt prêt.

Cette fois l'énerverment de Fédor ne connaissait plus de bornes.

—Du courage, — monsieur Fédor — lui répétait Jules, — du courage.... autrement vous ferez tout manquer.

Encore un moment qui semble éternel au comte.

Le landau est là. Romir est sur le siège.... Il a compris ce que son maître lui demande. Il s'avance dans le plus grand silence au tout petit pas des chevaux maintenus et calmés.

Arrivé à deux cents mètres de la loge Cantaloube, Fédor descend et éteint les lanternes de la voiture.

Enfin, il arriva à l'endroit précis.

Chinette est là, elle attend.

Elle a quitté sur la pointe du pied la chambre roulante qu'elle habite en compagnie de l'infidèle Maraton.

—C'est bien, — dit-elle à mi-voix, — tout marche à souhait.... Ils dorment.... la nuit est horriblement noire.... Vous n'oublierez pas vos promesses.... Ouvrez la portière de votre voiture....

Là.... tenez-vous des deux côtés de la porte de la cage.... Je vais entrer.... vous la donner.... Vous la tiendrez bien, car peut-être se défendra-t-elle.... Elle aura peur, dans l'obscurité.... Mais je n'ose pas prendre de lanterne....

Pauvre Petite-Mai !....

Elle a subi tant de mauvais traitements, elle a été condamnée à tant de tortures qu'elle se croit

condamnée à de nouvelles douleurs lorsqu'elle se sent enlevée dans les bras nerveux de Chinette.

Mais c'est faiblement qu'elle se débat.

Elle marche soulevée par sa conductrice jusqu'à l'entrée de son houlouse cage.

Pauvre être !... malheureuse créature ! Elle ignore qu'au delà de cette atroce grille c'est la liberté, c'est mieux encore !...

Il y a là un homme qui donnerait sa vie pour elle !... son père !

Non ! Elle ignore tout ce que ce mots peuvent vouloir dire, elle ignore tout !... Les infâmes qui l'ont torturée n'ont-ils pas pris soin de la frapper en plein cœur, de voiler son intelligence et son âme !...

Mais Fédor est tout près, il va la tenir dans ses bras...

Une voix de rogomme, une voix chargée de pitié se fait entendre !...

C'est Maraton qui vient de lancer dans le profond silence de la nuit sombre le plus épouvantable des jurons.

L'eau-de-vie n'a pas réussi à abattre l'hercule.

Bien au contraire !...

C'est du feu qui coule dans ses veines. Et il ne songe qu'à la créature qui est enfermée dans la cage.

Cette jeune fille idéalement belle, il ne songe qu'à elle.

Et tout à fait ivre, quand Chinette s'est levée pour se rendre auprès de Fédor, il a attendu un long moment et il est sorti à son tour.

Ses idées ne sont pas bien nettes... Il titube.

C'est en s'accrochant à la toile de la loge qu'il parvient jusqu'à la cage de Brutus.

Et... il se heurte à Chinette au moment où celle-ci sort de la cage, tenant la Petite-Mai dans ses bras !...

Mais Chinette ne perd pas la tête.

—La tenez-vous ?—dit elle à Fédor.

Oui ! Fédor et Jules Raisin tiennent la Petite Mai qui se débat !... qui se défend !...

Elle crie... un cri rauque, sans nom... un cri qui n'est pas, qui ne peut être une parole.

Chinette, alors, libre de ses mouvements, saute à la gorge de Maraton.

L'hercule à son tour pousse un hurlement de rage.

A travers les fumées de l'ivresse, il devine ce qui se passe...

Sous l'irrésistible poussée de Chinette, il a titubé et il se raccroche au harnais de l'un des chevaux qui piaffe, hennit, se met à ruer...

Fédor est dans la voiture... Jules Raisin lui passe leur précieux fardeau.

Romir a enlevé son cheval d'un coup de mors !

Maraton est bien forcé de lâcher prise, il roule meurtri, sanglant à terre... foulé aux pieds des chevaux, tandis que le landau est emporté dans une course folle par l'attelage parti ventre à terre, et que la troupe Cantaloube, réveillée par ce fracas, hurle "au voleur !!!..."

Fédor, ivre de joie, presse son enfant sur son cœur...

Et c'est de toutes ses forces que sa fille... sa fille bien aimée le repousse en poussant des cris perçants.

VII.—MATER DOLOROSA

—Crève les chevaux !... avait crié Fédor à Romir.

Et l'attelage filait ventre à terre sur la longue route plate.

Une fois hors de la ville, il ne pouvait plus exister aucune crainte.

Dans l'intérieur de la voiture Fédor, Jules Raisin, la Petite-Mai... celle-ci se défendant toujours.

—Ça y est pourtant ! monsieur Fédor, — répétait le brave Jules, — ça y est pourtant c'te fois, et on ne viendra point nous la r'prendre.

Deux sentiments bien contraires se partageaient le cœur de Fédor à cet instant.

D'un côté, une sensation délicieuse... celle d'être arrivé au bout de ses peines, de celles de sa bien-aimée Marcelle.

De l'autre un doute affreux...

Était-ce bien sa fille, cette enfant qui se défendait contre lui, écartait ses bras, le repoussait avec un invincible acharnement ?

Avait-on trompé Jules Raisin ?... Celui-ci s'était-il trompé lui-même ?

Et c'est avec une anxiété cruelle qu'il attendait le jour... le jour béni, pour distinguer les traits de l'enfant, pour reconnaître par une ligne, par un signe, si réellement elle pouvait bien être la chère créature qui lui avait été ravie.

La pâle lueur de l'aube parut enfin, grisailant tous les objets d'alentour... Toute la contrée était plongée dans un épais brouillard, qui estompait les arbres et les bas côtés de la route, le long desquels le landau défilait avec une rapidité soutenue.

Fédor avait baissé les glaces.

À ce mouvement la Petite-Mai avait frissonnée. Non pas de froid... Elle respirait au contraire et était glacée avec délices... Mais sa soif de liberté l'avait reprise...

Elle ne connaissait qu'une chose, l'infortunée, la vie sauvage...

Elle n'avait été heureuse que seule, au fond des bois, alors même qu'elle subissait les privations les plus cruelles...

Fédor dut donc patienter encore

Enfin le jour parut, et il éclaira l'intérieur du landau...

De la pénombre le fin profil de la Petite-Mai commençait à sortir avec netteté.

L'angoisse de Fédor devenait une cuisante douleur.

Mais non, le doute n'était plus permis !...

Maintenant il voyait, il distinguait parfaitement les traits de la jeune fille.

C'étaient ceux de Marcelle, c'étaient bien les grands yeux de velours.

Seulement, hélas !... dans ces beaux yeux, ce reflet de l'âme, Fédor avec désespoir lisait un égarément constant, quelque chose de l'être sauvage, défiant, peureux, que rien ne pouvait parvenir à calmer.

Fédor, à diverses reprises avait adressé la parole à la Petite Mai avec une douleur infinie et naturellement il n'en avait pu recevoir de réponse.

Enfin, l'attelage haletant, aux trois quarts fourbu, entra dans la grande avenue de Souches.

—Mon Dieu !—dit Fédor à mi-voix,—il faut prévenir Marcelle avec bien des précautions, car la joie peut la tuer !...

—Dame non, pour sûr,—fit Jules Raisin,—il ne faut point lui dire la chose tout droit, car ça pourrait bien lui tourner le sang, à la pauvre chère dame.

—Cependant, il faut veiller sur cette enfant, il est bien évident qu'elle ne songe qu'à une chose, c'est à nous échapper.

—Je resterai avec elle, monsieur Fédor. Oui, je veux bien rester tout de même.

Le landau s'arrêtait devant le perron.

—Venez, mon enfant,—fit Fédor, en prenant la Petite-Mai par la main.

Celle-ci, cette fois, se laissa faire.

Peut-être commençait-elle à comprendre que ceux qui l'entouraient ne lui voulaient point de mal.

Le landau se trouvait en face d'une tour carrée dont le rez-de-chaussée s'ouvrait de plein-pied avec les pelouses.

Fédor tenait la Petite-Mai par le bras.

Suivi de Jules Raisin, il la fit entrer dans un petit salon japonais, tout tentu d'étoffes claires, orné de grandes potiches de Satzuma et d'un meuble de laque rouge.

La Petite-Mai regardait tout ce luxe inconnu d'elle, d'un œil étonné.

Mais la défiance et la révolte reprirent bien vite le dessus, et elle se refugia dans un coin, regardant de tous les côtés et cherchant une issue.

—Ferme la porte à clef,—dit Fédor avec douleur,—il est évident que la malheureuse enfant a tellement souffert qu'elle ne comprend point ce que nous voulons lui dire... Au milieu de sa joie, quelle douleur va ressentir sa mère ?

Jules Raisin, prenant la Petite-Mai par la main, parvint cependant à la faire s'asseoir dans un fauteuil.

—Maintenant,—lui dit Fédor,—je vais prévenir la comtesse, la préparer à cette entrevue...

Marcelle se trouvait encore dans son appartement.

Après une nuit cruelle et longue, elle était parvenue à s'endormir au petit jour.

Fédor était parti sans lui rien dire. Mais elle savait bien que s'il la laissait dans l'ignorance de ses démarches, c'était pour lui éviter, s'il était possible, de nouvelles angoisses.

Fédor se faisait annoncer chez sa femme.

Sonia, la femme de chambre, pénétrait dans l'appartement de la comtesse, arrivait jusqu'à son lit et doucement, bien doucement, l'éveillait.

—Monsieur le comte désire voir madame,—dit-elle...

Marcelle s'était dressée et passait un peignoir.

—Vite ! vive ! ma bonne Sonia,—dit elle,— vite fais le entrer...

Fédor était déjà sur le seuil de la porte.

Les yeux de Marcelle coururent à lui, tandis que Sonia se retirait discrètement.

Marcelle était déjà au cou de Fédor et plongeait ses regards dans les siens pour lire jusqu'au fond de son âme.

Fédor détournait les yeux.

—Mais regardez donc !... Regardez-moi donc !... Fédor, mon bien aimé !... Pourquoi prolonger mes tortures ?... Dites ! cette fois ! vous avez appris quelque chose ?... Ne nous a-t-on point trompé encore ?... Nos peines !... Oui !... nos peines, pouvons-nous l'espérer, prendront-elles bientôt une fin ?...

—Je le crois Marcelle !... J'en suis convaincu, ma bien-aimée...

Tout en parlant il détournait les yeux.

Ce mouvement ne pouvait échapper à la perspicacité de Marcelle.

—Fédor,—lui dit la mère, ne pouvant parvenir à contenir son agitation,—il se passe quelque chose d'extraordinaire !... quelque chose que vous refusez de me dire... Pourquoi ne me répondez-vous pas avec votre habituelle franchise, lorsque je vous interroge ?...

— Craignez-vous de me peiner encore... Je suis forte cependant... vous le savez !... Je préfère partager les douleurs avec vous...

—Mais non ! ce n'est cette fois ni douleur, ni peine... Mais calmez-vous, Marcelle... Calmez-vous, ma chérie... Une trop violente émotion !...

—Non ! non !... Je vous en conjure !... Dites-moi tout... Mais vous savez bien, je vous le redis encore, combien je suis courageuse.

—Calmez-vous !... Marcelle... Je vous en prie.

—Je veux savoir !...

—Je ne vous dirai rien, — fit Fédor avec autorité,—tant que je vous verrai dans cet état.

La comtesse se raidit, ses yeux s'agrandirent ; Fédor vit bien que cette attente la soumettait à un affreux mal...

—Eh bien ! — fit il en hésitant, en espaçant ses mots. — Il se pourrait que cette enfant... confiée à une femme du pays par les monstres qui nous ont torturés, il se pourrait qu'on l'amenât aux Souches... avant qu'il soit longtemps.

A suivre

D^{RS} MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

LA BANQUE JACQUES CARTIER

Assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque Jacques Cartier, tenue dans les bureaux de la banque, mercredi, le 17 juin 1891

M. A. Desjardins ayant été appelé au fauteuil et M. A. de Martigny prié d'agir comme secrétaire, le rapport de la dernière assemblée est lu et approuvé.

Le président lut ensuite le rapport suivant présenté par les directeurs sur leurs affaires de l'année écoulée :

Messieurs,
Le bureau d'administration a l'honneur de vous soumettre son rapport, ainsi que l'état de situation de cette banque à l'expiration de l'année écoulée le 30 mai dernier :

Balance des profits et pertes le 31 mai 1890..... \$12,910 07
Profits de l'année écoulée déduction faite des frais d'administration et des pertes subies et à subir..... 41,134 54
\$54,044 61

A déduire :
Dividende 3½, 1 déc. 1890.....\$17,500
Dividende 3½, 1 juin 1891..... 17,500
\$35,000 00

Balance.....\$19,044 61

L'année qui vient de s'écouler n'a été, nous regrettons de le dire, que la continuation de la période de dépression que nous avons signalée à l'assemblée de juin dernier, et pour la même cause.

Une troisième année de récolte insuffisante jointe à une perturbation momentanée dans les prix de nos marchés créée par la législation fiscale américaine, connue sous le nom de la loi McKinley, qui est venue accentuer le malaise qui se faisait déjà sentir dans les relations d'affaires avec la campagne.

Cependant grâce à la confiance que le public a continué de nous accorder en plaçant à notre disposition des sommes considérables, il nous a été possible d'assister nos pratiques d'une manière efficace et de réaliser dans nos opérations un montant relativement considérable de profits à même lesquels nous avons puisé pour combler les pertes que nous avons eu à subir dans quelques-unes des nombreuses faillites qui ont marqué le cours des opérations commerciales de l'année, laissant, outre notre réserve, un contingent de \$19,044.61 après la distribution du dividende ordinaire.

Le bureau principal et les différentes succursales ont été régulièrement inspectés et l'administration est heureuse de témoigner du zèle et de la prudence déployés par le directeur gérant et les divers officiers sous son contrôle, tant au bureau principal que dans les différentes agences, ainsi que de la bonne tenue et de l'exactitude qu'ils ont constatées partout.

Tous les directeurs actuels sortent de charge, mais ils sont rééligibles.

Le tout respectueusement soumis.

ALPH. DESJARDINS,
Président.

Bilan de la Banque Jacques-Cartier au 30 mai 1891

PASSIF	
Capital.....	\$500,000 00
Fonds de réserve.....	\$150,000 00
Au crédit de profits et pertes.....	19,044 61
	169,044 61
Dividende semi-annuel du 1er juin 1891.....	17,500 00
Dividende non réclamé.....	1,351 52
	18,851 52
Billets en circulation.....	\$687,896 13
Dépôts à demande.....	1,019,407 00
Dépôts à terme.....	655,851 25

Dépôts du gouvernement fédéral.....	19,576 47
Dépôts du gouvernement provincial.....	50,000 00
Balances dues à d'autres banques en Canada.....	2,640 09
Autres dettes.....	8,736 78
	2,113,072 66
	\$2,800,968 79

ACTIF	
Espèces.....	\$ 44,249 85
Billets de la Puissance.....	40,520 00
Billets et chèques sur d'autres banques.....	102,960 14
Balances dues par d'autres banques en Canada.....	8,289 58
Balances dues par d'autres banques en pays étrangers.....	7,221 76
Balances dues par les succursales de la banque et par d'autres agences du Royaume-Uni.....	35,659 09
	\$238,960 42
Billets escomptés et prêts courants.....	1,829,268 93
Billets escomptés dus et non spécialement garantis.....	15,481 70
Billets escomptés dus et garantis.....	67,750 17
Propriétés diverses.....	69,758 43
Hypothèques sur propriétés vendues.....	20,857 40
Débitures de la Mine Internationale.....	200,000 00
Edifices de la banque.....	82,415 00
Autres créances.....	276,536 74
	2,562,668 37
	\$2,800,968 79

A. L. DE MARTIGNY,
Directeur-Gérant.

Proposé par M. Desjardins, le président, appuyé par M. Hamelin, vice-président :

Que le rapport qui vient d'être soumis soit approuvé et imprimé pour l'usage des actionnaires.—Adopté.

Proposé par M. Thos. Gauthier, appuyé par M. R. Forget, que des remerciements soient votés au président, au vice-président et aux directeurs pour les services qu'ils ont rendus à la banque pendant l'année qui vient de s'écouler.—Adopté.

Proposé par M. Jos. Melançon, appuyé par M. T. A. Huot :

Que cette assemblée se plait à reconnaître la manière satisfaisante avec laquelle le directeur-gérant, les gérants des succursales et les autres officiers de la banque ont rempli leurs devoirs.—Adopté.

M. le président ayant prié MM. Thomas Gauthier, Rod. Forget d'agir comme scrutateurs, il fut procédé à l'élection des directeurs. Après le dépouillement du scrutin les messieurs dont les noms suivent furent déclarés élus directeurs : MM. A. Desjardins, A. S. Hamelin, L. Huot, D. Laviolette et A. de Martigny.

A. DESJARDINS,
Président.

A. DE MARTIGNY,
Gérant.

A une réunion du nouveau bureau de direction, M. A. Desjardins a été élu président, M. A. S. Hamelin, vice-président, et M. A. de Martigny, directeur-gérant.

Banque Ville-Marie

Rapport des directeurs aux actionnaires

MESSIEURS,

Les Directeurs ont l'honneur de vous soumettre le rapport suivant montrant le résultat des opérations de l'année finissant le 30 mai 1891.

Profits nets, après déduction des intérêts sur dépôts, dépenses d'administration et montant affecté aux créances mauvaises et douteuses ..	\$37,289 20
Balance au crédit du compte de profits et pertes de l'année précédente.....	3 064 74
Faisant un total de.....	\$40,353 94

Approprié comme suit :

Dividende 3½ p. c. 1er déc. 1890.....	\$16,773 75
Dividende 3½ p. c. 1er juin 1891.....	16,773 75
Déductions sur valeurs foncières.....	2,000 00
Balance restant au compte de profits et pertes.....	4,806 44
	\$40,353 94

Les profits nets de l'année écoulée, bien qu'ayant atteint le chiffre de ceux de l'année précédente, se sont encore ressentis cependant des effets d'une deuxième mauvaise récolte dans la province de Québec, où se font principalement les affaires de cette banque.

L'attention des directeurs, vu l'état défavorable du commerce, s'est porté plutôt à éviter les pertes qu'à tenter de montrer des profits considérables, et malgré que plusieurs faillites font voir que les pertes durant les derniers six mois ont été plus élevées qu'à l'ordinaire, il n'y en a pas eu de sérieuses, la banque en certains cas s'étant pourvue de garanties.

Comme il est important d'accroître le "Fonds de Réserve," vos directeurs sont d'opinion que tant qu'il n'aura pas été notablement augmenté, les dividendes ne devraient pas excéder six pour cent par année, et ils espèrent que les actionnaires approuveront ce changement afin d'assurer davantage le paiement permanent des dividendes ainsi que la solidité de l'institution.

En vous recommandant ce procédé, les directeurs sont heureux de vous dire qu'ils ont trouvé moyen dernièrement de réduire les dépenses d'administration considérablement, ce qui tendra à augmenter les profits de l'année courante.

Les succursales, comme par le passé, ont été insp ctées de temps à autre, et là ainsi qu'au bureau principal, tous les officiers ont montré le même dévouement aux intérêts de la banque.

Le tout humblement soumis,

W. WEIR,
Président.

Montréal, 12 juin 1891.

ETAT

ACTIF	
Espèces.....	\$ 23,274 14
Billets de la Puissance.....	45,691 00
Billets et chèques sur autres banques.....	45,702 48
Dû par banques en Canada.....	31,242 91
Dû par banques en pays étrangers.....	5,812 54
Dû par banques dans le Royaume-Uni.....	82 51
Prêts à des corporations.....	31,396 38
	\$ 183,201 97
Billets escomptés courants.....	1,127,566 21
Billets dus et non spécialement garantis.....	54,750 58
Autres dettes non spécialement garanties.....	17,196 12
Billets dus et garantis.....	22,049 15
	\$1,221,562 01
Propriétés immobilières.....	34,295 34
Edifices des succursales.....	20,670 09
Hypothèques sur propriétés vendues par la banque et autres.....	20,135,90
Autres créances comprenant les actions possédées par la banque.....	301,836 01
	376,937 34
	\$1,781,701 37

PASSIF

Capital souscrit \$500,000; payé.....	479,250 00
Fonds de Réserve.....	20,000 00
Profits et Pertes.....	4,806 44
	504,056 44

Billets en circulation.....	331,995 00
Dépôts du Gouvernement Fédéral, remboursables à demande.....	21,113 32
Dépôts des compagnies d'assurances au Gouvernement provincial.....	20,000 00
Autres dépôts remboursables.....	171,194 05
Autres dépôts remboursables avec intérêt.....	713,527 54
Autres dettes.....	3,041 27
Dividende payable au 1er juin 1891.....	16,773 75
	\$1,277,644 93
	\$1,781,701 37
U. GARAND, Cassier.	

Montréal, 30 Mai 1891.

En proposant l'option du rapport, le président remarqua que, quoique l'année qui venait de finir, eût été marquée par une dépression commerciale plus grande même que celle qui l'avait précédée, les profits nets ont montré peu ou point de diminution.

Les profits des six mois derniers ont excédé considérablement ceux de la période correspondante de l'année dernière ; ce qui donne raisonnablement lieu de croire qu'avec une moisson ordinaire, les directeurs pourront montrer un état financier plus satisfaisant, pour l'année courante. Le personnel de la banque doit être maintenu, même dans des circonstances advenues. Il est bien vrai que les directeurs ont pu réduire considérablement les dépenses courantes, mais beaucoup dépendra d'un surcroît d'activité surtout dans les agences et la banque compte pour beaucoup sur elles, pour ses profits futurs.

Quoique les dépôts aient diminué dans quelques unes des agences, spécialement aux endroits où les cultivateurs ont été forcés de retirer leurs fonds, pour faire face à leurs engagements ; néanmoins, dans l'ensemble, il y a eu un accroissement de \$42,507.

Les prêts par les agences ont aussi augmenté, durant l'année, de \$390,958 à \$411,818, comme l'indique l'état suivant :

	1890	1891
Dépôts.....	\$446,379.45	\$488,976.36
Prêts.....	\$390,958.91	\$411,818.99

L'on verra ainsi que presque tous les dépôts, y comprenant ceux des agences de la cité, ont été prêtés par les succursales de la banque ; ce qui a conséquemment contribué à la prospérité des districts où les succursales sont localisées. Le président fit la remarque que malgré que plusieurs faillites aient eu lieu, dans les différentes villes où se trouvent les succursales de la banque, cette institution a presque complètement échappé aux pertes que ces faillites ont occasionnées.

La banque n'a pas été aussi heureuse à son chef-lieu. Cela est peut-être partiellement due à la fermeture des faibles comptes par le bureau de direction. Il était évident que ces comptes devaient être fermés tôt ou tard. Mais quant aux comptes qui restent vu les garanties fournies, les directeurs ont raison de croire que les pertes à l'avenir seront minimes.

Les dépôts portant intérêt ont quelque peu décliné, mais ce déclin était plus apparent que réel, vu que la banque a eu l'année dernière, plusieurs dépôts temporaires considérables qui sont maintenant retirés, et les dépôts de banques d'épargne, de bonne foi, ont considérablement augmenté. La banque a pour principe de placer une partie considérable des dépôts de banque d'épargne en débiteures du gouvernement et en débiteures municipales ainsi que sur autres garanties de première classe, de manière à mettre une proportion plus considérable de son actif à l'abri des pertes et du risque que l'on rencontre dans la conduite ordinaire des affaires.

Relativement à la recommandation du bureau de limiter le dividende à six pour cent, pour l'avenir immédiat le président dit que quoiqu'avec des récoltes d'une bonne moyenne, les profits seraient sans doute suffisants pour continuer à payer sept pour cent, les directeurs ont cru de leur de-

voir de payer seulement des dividendes qui laisseront toujours une marge considérable.

Parlant de l'apparence des moissons de l'année, le président dit que les nouvelles reçues jusqu'aujourd'hui de plusieurs agences de la banque, sont défavorables. Le manque de pluie dans plusieurs localités a été sévèrement senti. La récolte de foin dans le Bas-Canada sera sans aucun doute au-dessous de la moyenne; la récolte de grain pourrait encore grandement bénéficier d'un temps favorable. En règle générale, le président a toujours conseillé aux cultivateurs de vendre promptement leurs récoltes, qu'ils aient eu besoin d'argent ou non, mais maintenant, il conseille plutôt aux cultivateurs de cette province, de retenir en main, autant de la récolte de foin de l'année dernière, qu'ils le pourront convenablement. La grande quantité de foin qui est maintenant placée sur le marché a réduit les prix au minimum. Dans un prochain avenir, il y aura nécessairement une réaction, spécialement si le temps sec actuel continue.

On nous informe des agences, qu'une partie considérable des prairies ont été ou labourées ou converties en pâturage. Ce changement est devenu nécessaire, non seulement par suite du tarif McKinley, mais aussi par suite de l'épuisement de ces terrains. Le président a conclu en renouvelant l'avis qu'il avait donné l'année dernière. Il a prié et pressé les cultivateurs canadiens d'adopter un meilleur système d'agriculture. Il leur en a signalé l'importance, et a insisté sur l'emploi plus étendu des engrais, sur l'amélioration des races de chevaux et de bétail pour l'exportation dans la Grande Bretagne et dans les autres pays européens.

Le président a ajouté qu'il n'avait guère besoin d'ajouter sa voix à celle des autres banquiers qui ont mis en garde leurs clients de la cité, contre les maux résultant des billets d'accommodation et de longs crédits.

M. W. Strachan, le vice-président qui se retirait d'office, a secondé le rapport qui a été unanimement adopté. L'assemblée a alors procédé à l'élection des directeurs et les scrutateurs, Messieurs W. H. Weir et E. Lichtenheim ont déclaré unanimement élus: W. Weir, W. Strachan, John F. Wilson, O. Faucher et Godfrey Weir.

Des remerciements aux agents et aux officiers de la banque ainsi qu'aux directeurs furent unanimement votés et l'assemblée s'ajourna. A une assemblée subséquente du bureau, M. W. Weir a été réélu président, et M. W. Strachan, vice-président.

CHOSSES ET AUTRES

—Grandjon (Robert), imprimeur, graveur de piçons, fondeur en caractères et libraire à Paris dans le XVe siècle. Il fit, aux frais du pape, le voyage de Rome pour dessiner, frapper et fonder des lettres majuscules et capitales de l'alphabet grec. Il exerça depuis 1523 jusqu'en 1573. Il était frère puiné de Jean Grandjon, aussi graveur et fondeur en caractères, qui exerça depuis 1506 jusqu'en 1551.

—Nous avons déjà les femmes peintres, sculpteurs, avocats, médecins; on n'avait pas encore vu de femme pilote. Ce nouvel empêtement sur les attributions du sexe laid vient d'être accompli par une Américaine, miss Eliza Pool, de Chelsea (Massachusetts). Cette jeune fille—elle est âgée de vingt-huit ans—vient d'obtenir son diplôme de pilote devant la commission d'examen des Etats-Unis; elle conduit le steamer *Isis*.

Voilà un bateau où l'interdiction traditionnelle de causer avec le pilote va être plus que jamais de rigueur.

—Dédié aux gourmets:

Description d'un repas chinois, trouvée dans un roman du général Tchong-Ki Tong:

On servit d'abord des crevettes sèches avec des œufs conservés depuis plus de vingt-cinq ans et qui acqui-

rent, dans la croûte de chaux qui les enveloppe, une saveur et une finesse très appréciés des amateurs. Vinrent alors des gésiers et des foies de poulet à la sauce noire; une assiette de jambon fumé était posée devant (i-Y, indiquant ainsi, suivant la coutume, que le jeune homme était assis à la place d'honneur. Des pousses tendres de bambou, légèrement passées à l'eau bouillante et arrangées en salade et des fruits secs et confits complétèrent la liste des hors-d'œuvres, par lesquels on commence le repas, mais qui restent sur la table et dont chacun se sert quand il lui plaît. On but le premier verre de vin de riz; puis apparurent des ailerons de requin, cuits dans leur jus, mets recherché entre tous.

La servante présenta ensuite des pigeons aux moelles, préparés au bain-marie avec lesquels on but de ce délicieux potage de nids d'hirondelles, dont l'Europe commence à apprécier la saveur.

Une espèce de crème, avec une sauce aux champignons conservés, précédés des choux-fleurs au jambon et un plat de crabes au piment: on n'avait utilisé que la partie la plus délicate de la chair du crustacé, celle qui se trouve dans les grosses pinces.

Le couple heureux se montra alors. Le mets était appelé, — je crois, pour ma part, que les heureux sont plutôt les dévorants que les dévorés, — se compose d'un canard et d'un poulet entiers, avec lesquels on sert du pain recuit au bain-marie, de façon à éviter la formation de croûtes dures, et qu'on trempe dans le jus.

Plusieurs plats suivirent encore; enfin après que chacun se fut régalé de la létchi, de pêches plates particulières à cette province, et de tranches fines de canne à sucre, l'on servit les trois grands bols traditionnels et le riz, mets auxquels on ne touche point et dont l'apparition signale la fin du repas.

JEUX CÉLÈBRES

Le jeu américain par excellence, le *Base-ball* et le grand jeu anglais le *Cricket*, ont maintenant carrière libre dans la Puissance du Canada.

Il sera intéressant de signaler aux adeptes de ces jeux, ce qu'un célèbre lanceur de balles ou *Pitcher*, M. Louis Rush, 49, rue Preston, Détroit, Michigan, Etats-Unis, écrit: "En lançant une balle, je me suis donné une entorse au bras; deux applications de l'Huile Saint-Jacob, m'ont guéri." Si vous voulez toujours être prêts pour le lendemain, faites en usage.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

JOUISEZ DE LA VIE

Qu'il est vraiment beau le monde dans lequel nous vivons! La nature nous offre la hauteur des montagnes, la grandeur des vallées et l'immensité des océans.

Nous ne pouvons désirer mieux lorsque nous sommes en parfaite santé, mais combien il arrive souvent que la majorité du peuple se sente sans-œœur, découragé et tourmenté par la maladie. Tristes mi-

pressions, en vérité, que tout cela, mais il est facile de s'en abstenir, comme tous ceux qui souffrent peuvent facilement obtenir la preuve que *Le Spécifique* du Dr Ed. Morin les débarrassera de ces maladies.

La dyspepsie et les maladies du Foie sont les causes directes de soixante-quinze pour cent des maladies comme des attaques de bile, les indigestions, les névralgies, constipation, prostration nerveuse, mal de tête, palpitations de cœur, et autres maladies douloureuses. Quelques doses de *Spécifique* produiront un effet étonnant.

Pour le gros s'adresser chez MM. Lyman, Knox & Cie, 374 rue St-Paul et E. Lefort & Cie, 337 St-Paul, Montréal. Pour le détail, dans les bonnes pharmacies.

—Il n'est pas rare de voir des hommes se moquer des femmes qui ont peur du tonnerre. Ces individus feraient peut-être moins les braves s'ils savaient qu'en cinq ans, le tonnerre a tué 1,035 personnes aux Etats-Unis, et en a blessé 2,592 autres. Je dois même me hâter de dire que dans ces deux totaux, le sexe fort se trouve dans la proportion de 61 pour cent, et le sexe charmant dans celle de 39 pour cent seulement. Voilà de quoi rassurer quelque peu les femmes.

Quant aux dégâts causés aux Etats-Unis par la foudre, dans ces cinq années, le total s'en élève au chiffre formidable de \$11,750,000. Les Etats de New-York, du New-Jersey et de la Pennsylvanie ont été les plus éprouvés.

Pourquoi

Les Pilules d'Ayer sont-elles si renommées? C'est que, toujours dignes de confiance, comme médecine cathartique, elles ne laissent jamais de suites mauvaises. Elles sont purement végétales et entièrement exemptes de calomel ou de toute autre drogue dangereuse; et que le malade soit jeune ou vieux, elles peuvent être administrées hardiment.

Dans les États de l'Ouest et du Sud, où les désordres du foie sont si fréquents, les Pilules d'Ayer ont donné la preuve d'un inestimable bienfait. D. W. Baine, New-Berne, N. C., écrit: "J'ai souffert longtemps avec des maux d'estomac et du foie. J'essayai différents remèdes, mais n'en reçus aucun allègement jusqu'à ce que je commençasse à prendre des Pilules d'Ayer. Ces pilules me soulagèrent sur-le-champ. Je les pris pendant quelques mois et ma santé est complètement revenue."

Dans toute la Nouvelle Angleterre, après les maladies pulmonaires, les maladies de l'Estomac et des Intestins sont celles qui prévalent le plus.

La Dyspepsie

Et la Constipation sont presque universelles. M. Gallacher, chimiste-expert, de Roxbury, Mass., qui a longtemps souffert de la Dyspepsie, écrit:

"Un de mes amis me persuada d'essayer des Pilules d'Ayer, et après en avoir pris une boîte, sans beaucoup de profit, j'étais disposé à ne plus en faire usage; quand il m'engagea à persévérer à les prendre, et avant d'avoir fini la seconde boîte, je commençai à ressentir un soulagement. Je continuai à les prendre par intervalles, jusqu'à ce que j'eus fait usage de onze boîtes. Qu'il suffise de dire, que je suis maintenant bien portant et reconnaissant à votre chimie, qui dépasse la mienne."

La tête et l'estomac sont toujours en sympathie; de là la cause de la plupart de ces maux de tête douloureux, auxquels tant de personnes, spécialement les femmes, sont sujettes. Mme. Harriet A. Marble, de Poughkeepsie, N. Y., écrit que pendant des années elle était martyre du mal de tête, et jamais n'avait rien trouvé qui lui donna plus qu'un soulagement temporaire, jusqu'à ce qu'elle commençât à prendre des Pilules d'Ayer, et que depuis lors, elle jouit d'une santé parfaite.

Ayer's Pills,

Préparés par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT: RHUMATISME

NÉVRALGIE. SCIATIQUE. LUMBAGO. DOULEUR DORSALE. TIC DOULOUREUX. MAL DE TÊTE. MAL DE DENTS. MAUX DE GORGE. ENROUEMENT, ENGELURES. ENTORSES, FOULURES. CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md. Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.



A toute mère qui enverra son nom et son adresse sur une carte postale nous lui enverrons deux échantillons de la nourriture LACTÉE de NESTLÉ pour quatre repas. Cette nourriture, n'exige pour sa préparation qu'un peu d'eau. C'est la diète la meilleure et la plus sûre pour protéger les enfants contre les maladies provenant des chaleurs d'été. Parlez en à votre médecin.

THOS. LEEHING & CIE, Seuls Agents

25, rue St-Pierre, Montréal

Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Ecr. M. D.,

Mon cher Monsieur. — Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre *Sirop de Terébenthine*. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aigue dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements

Votre tout dévoué,

C. A. M. PARADIS, Pre, O. M. I.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MÉDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS
Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres
Savons No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES, Saint Eustache, P. Q.

MAISONS RECOMMANDÉES

NEW-YORK

Hôtel Lantelme

40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre, Prix modérés

RIMOUSKI

Hôtel St-Laurent, A. St-Laurent & Cie Pro

QUEBEC

Magasin du Louvre, COTE & FAGUY Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 77, rue Saint-Jean

MONTREAL

RESTAURANT OCCIDENTAL

121, rue Vitré, Montréal

GEORGES CHARTRAND

1634, Notre-Dame

Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop. Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Edifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE

ARCHITECTE

Successeur de feu Victor Bourgeau

12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE

Architecte et Mesureur

897, RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Delormier et Parthenais

Montréal

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique

INGENIEUR CIVIL. ARPENTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils

ARCHITECTES

Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial

107, RUE SAINT-JACQUES

Télé. Bell 1800 MONTREAL

D. J. LABONTE

CHIRURGIEN-DENTISTE

253, RUE ST-LAURENT

Extraction de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.

A. HURTEAU & FRERES

MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE

22, rue Sanguinet, Montréal

Coin des rues Sanguinet et Dorchester, Téléphone

Bassin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc

Téléphone 140

G. MANN

ARCHITECTE

New - York Life Building

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 1820.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.

LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME

Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature articles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

Pilules Antibiliauses.



MARQUE DE COMMERCE

Du Dr NEY

Remède par excellence contre les Affections Biliauses: Torpeur du foie, Baccès de bile et autres indispositions qui en découlent: Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, Etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit:

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliauses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces Pilules pour mes patients, mais je les ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFECTIF, ET INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

PACIFIQUE CANADIEN

Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. +11.45 a.m., 4.15 p.m.

Portland, Boston, -9.00 a.m., +8.15 p.m.

Toronto -9.20 a.m., +8.45 p.m.

Détroit, Chicago, etc., *8.45 p.m.

S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., +11.45 a.m.

Montréal Jct, St-Anne, Vaudreuil, *9.20 a.m., 12.30 p.m. 5.15 p.m., 6.15 p.m., +8.45 p.m.—11.20 p.m. samedi seulement.—Samedi 1.30 p.m. au lieu de 12.30 p.m.

St-Jean, Sherbrooke, 9.00 a.m. 4.00 p.m. +8.30 p.m.

Winchester, *9.20 a.m. 5.15 p.m. +8.45 p.m.

Newport, 9.00 a.m., 5.45 p.m., +8.15 p.m.

Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., *8.30 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie:

Québec, *8.25 a.m., 3.30 p.m. [Diman. seul.] et *10.00 p.m.

Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.

Ottawa, *8.50 a.m., 4.40 p.m. *8.40 p.m.

Winnipeg et Vancouver, *8.40 p.m.

St-Lin, St-Eustache 5.30 p.m.

St-Jérôme, 5.30 p.m.

Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.55 a.m., 3 p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. 6.20 p.m.—Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

De la gare Bonaventure

Chambly et Marrieville 9.00 a.m. de St-Lambert, faisant connection avec le train qui laisse la gare Bonaventure à 8.30 a.m.

Marrieville, St-Césaire, Farnham, 5 p.m.

|| Samedis exceptés. † Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué.

Chars-palais et chars-dortoirs. † Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection

LAURENT LAFORCE BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos

HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada.

Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre.

Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

[Téléphone 1297

Voitures d'Enfants!

En JONC, AMBOU, etc., depuis \$6.50 à \$30.—50 différents modèles



Aussi le plus grand choix de MEUBLES de la Puissance. Escompte spécial accordé aux acheteurs hors Montréal.

RENAUD, KING & PATERSON

Meubles et Literies

652, RUE CRAIG, MONTREAL

MAISON BLANCHE

65 RUE ST-LAURENT

Vente extraordinaire d'articles pour hommes

Tels que: Chemises et Cravates de haut goût. Sous-vêtements, qualité extra. Gants, Mouches, Parapluies, etc.

BAS PRIX.

EMPLOYEZ LES

EXTRAITS

"Crown Brand"

Vendus par tous les épiciers importants

J. ALCIDÉ CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET ÉVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell: 6930

Spécialité: Résidences privées

ÉCOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEUNTIN, Artiste-peintre.

No 62, rue St-Jacques, Montréal



Beware of Imitations. NOTICE OF THE GENUINE HARTSHORN. Insist upon having the HARTSHORN. SOLD BY ALL DEALERS. Factory, Toronto, Ont.



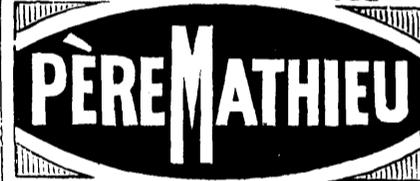
LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit: "Une de mes amies me conseilla l'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable aui de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Females Porous Plasters" (les seuls emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS, Agents généraux pour le Canada.

Le Musée des Familles, publication bilingue Conditions d'abonnement: Un an (à partir du 1er janvier 1889): Paris, 1 franc. Département, 36 frs.; Canada, 18 frs. S'adresser à la Librairie Ch. DeLacoste 15, rue ouf Ant Paris/France

Le Remède du



Guérit radicalement et promptement l'INTÉMPÉRANCE et déracine tout désir des liqueurs alcooliques.

Prix: \$1.00

PILULES DU DR WILLIAMS ROSES POUR PERSONNES FAIBLES

NE SONT POINT un médicament purgatif, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique reconstituant. Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs vicieuses qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier que les travaux excessifs, les fatigues, mentales, la maladie, les excès et les indiscretions de toutes sortes ont épuisés.

Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folles de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système. LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation. En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant à THE DR. WILLIAMS MED. CO. Brockville, Ont.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

Grande vente speciale

DE

Collerettes et Pélerines Perlées!

Nous avons un stock considérable de collerettes et Pélerines Perlées dans une grande variété de dessins, que nous avons décidé d'écouler aux réductions suivantes :

Collerettes Perlées...	\$0.85...	pour	\$0.65
Collerettes Perlées...	1.10...	pour	0.85
Collerettes Perlées...	1.50...	pour	1.10
Collerettes Perlées...	1.95...	pour	1.40
Collerettes Perlées...	2.45...	pour	1.90
Collerettes Perlées...	3.00...	pour	2.15
Collerettes Perlées...	3.50...	pour	2.50
Collerettes Perlées...	4.10...	pour	3.00
Collerettes Perlées...	5.60...	pour	4.10
Collerettes Perlées...	8.10 pour...		5.80
Collerettes Perlées...	12.50 pour...		9.00

NOUS INVITONS

Tout spécialement les Dames à venir voir ces marchandises qui sont de première qualité et dans les derniers goûts, et surtout du bon marché.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces. Pour PORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua

Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal où à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marcailhou, 20c; Heroïne, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, opus mazarke, Pyllemann, 20c; Marionette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c; Bacc Course, galop, C.-D. Blake, 20c; Marche Fantastique, A. Latour, 15c; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c

J. G. YON,

1898 rue Sainte-Catherine

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 14, rue Soufflot, Paris (France)

GRANDE REOUVERTURE DE

L'ancien Magasin I. A. BEAUVAIS

2048, rue Notre-Dame, près du Carré Ohaboillez

Avec un assortiment complet de TWEEDS, SERGES, HARDRES FAITES, CHAPRAUX, MERINOS, etc., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la piastre pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avances.

DUPUIS LANOIX & CIE

Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Ohaboillez

Quand vous vous préparez pour Pique-Nique ou Excursion, n'oubliez pas de vous procurer le

JOHNSTON FLUID BEEF

pour Sandwich, comme un substitut à la viande

DELICIEUX, ECONOMIQUE, NUTRITIF

Nouveautés du Printemps!!

A.P. Bourdeau

IMPORTATEUR des célèbres Chapeaux Marsland & Co., Christy & Co., Woodrow, Sutton & Tarkington, Lincoln & Bennett, etc.—97, RUE ST-LAURENT



DE W. D. McLAREN

Est de la plus grande valeur

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 127 rue St-Laurent

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

WESTERN

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890... \$2,091,932 37
Sécurités pour les assurés... 1,916,186 39

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ANTHEUR HOGUE, Agent du département français.

J. H. ROUTH & Co., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.



TIRAGE EN JUILLET 1891 le 1er et 15

5134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires à

S. E. LEFEBVRE, Gérant

51, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada



THIS PAPER may be found on file at Geo. W. Howland & Co's Newspaper Advertising Bureau (25 Spruce St.), where advertising contracts may be made for the NEW YORK

Attraction sans précédent

Et d'un Plus million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1891

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés: nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Est [Signature] J. A. Early

Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers agréons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

E. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 14 JUILLET 1891

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$30,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054 80

PRIX DES BILLETS:

Billets complets, \$20; Demi, \$10; Quarts, \$5; Dix-èmes, \$2; Vingtièmes, \$1; Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50. Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons touses frais et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez: PAUL CONRAD, NOUVELLE-ORLEANS, La

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mille neuf cent dix-neuf.